

BRUXELLES CULTURE

5 mai 2020

Brussels Diffusion asbl

Contact et abonnement gratuit : pressculture4@gmail.com

RENCONTRE : GEORGES ROLAND



RENCONTRE : GEORGES ROLAND

A l'angle de la rue Charles Buls et de la Grand Place de Bruxelles, un gisant sous un porche attire les touristes. Lui caresser le bras ou le genou apporterait le bonheur pour une année entière. L'homme représenté possède une histoire éclatante, que même ses concitoyens semblent avoir aujourd'hui oubliée. Bruxelles, au XIV^e siècle se voulait une cité florissante, riche, gouvernée par les Lignages, membres issus de sept hautes familles bruxelloises. Les jours de la Saint Jean d'été, les Lignages éalisaient lequel d'entre eux serait « le meilleur (pour défendre Bruxelles), le plus sage (pour la diriger) et le plus utile (pour la rendre prospère) », selon la tradition de la Charte des Ducs de Brabant. Le plus illustre se nommait Éverard t'Serclaes. Notre rédacteur Georges Roland revient sur ce pan de notre histoire à travers son dernier roman intitulé « Le libérateur de Bruxelles » paru aux éditions Mémogrammes. Rencontre.

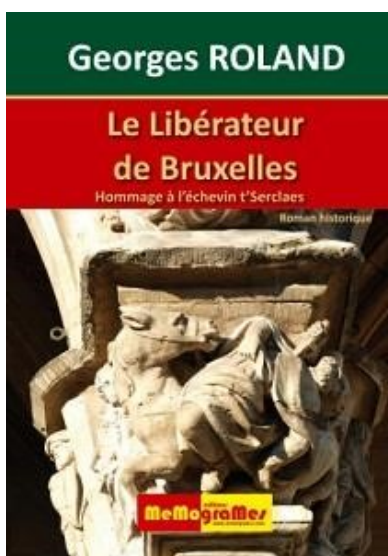


Pourquoi choisir l'événement de la mort de t'Serclaes plutôt que son coup d'éclat de 1356 ?

D'autres auteurs, à savoir Hendrik Conscience et Philippe Lesbroussart, ont déjà abordé le sujet qu'est la libération de Bruxelles, alors dominée par le comte de Flandre Louis de Male, lorsque t'Serclaes et ses compagnons prirent d'assaut la Grand Place. Par contre, personne n'a rien écrit sur la fin tragique de l'échevin, alors que les décors de la façade de l'hôtel de ville ne parlent que de cela : un cul de lampe montre l'agression, un autre la punition du sire de Gaasbeek. Ce qui m'a interpellé, c'est d'une part, que t'Serclaes est mort à l'endroit exact où se trouve son gisant, rue Charles Buls, et de l'autre, qu'il ne reste rien de lui, à part ce gisant. Pas de portrait, pas de statue, rien qui nous renseigne sur lui. À peine le passant sait-il de qui il s'agit. Bien peu de reconnaissance de Bruxelles pour un échevin qui a tant fait pour sa ville.

Vous introduisez dans votre roman des emblèmes de Bruxelles, dont l'iris, Manneken Pis, la bière lambik et quelques autres. Pourquoi ?

En consultant les archives conservées par les Arbalétriers de Saint Georges, que je remercie vivement pour leur accueil et leur sollicitude, je me suis aperçu que les « Brabantse Yeesten » (Les gestes de ducs de Brabant) écrits par Jan van Bondaele au XVI^e siècle, contenaient des bizarreries surprenantes. Par exemple, le chroniqueur y décrit avec une précision de journaliste de terrain des faits qui se sont passés ... vingt ans après sa mort ! Comment interpréter cela ? Sans doute, son successeur n'a pas jugé utile de signer de son propre nom, poursuivant l'œuvre de son maître sous une même signature. C'est dire qu'on nage dans le flou ou le roman. Sur la façade de l'hôtel de ville, l'agression de t'Serclaes figure à côté de la légende de Herkenbald (Archambaud). S'agit-il d'une légende ? Cependant, Bruxelles s'orne de figures et d'emblèmes représentatifs : Manneken Pis, jadis fontaine parmi tant d'autres dans la ville, l'iris, plante commune sur les rives de la Senne, la lambik, issue d'un brassin typique à Bruxelles.



Dans le roman, tout est lié. Les Bruxellois y portent une telle dévotion à leur échevin que tout ce qui entoure sa mort devient merveilleux, voire miraculeux. Selon vous, le fait que le sire de Gaasbeek ait été désigné -et puni- comme coupable du crime n'est pas plausible. Vous proposez une autre interprétation des événements ?

Si le sire de Gaasbeek fut l'ennemi juré des Lignages de Bruxelles, et plus particulièrement de leur représentant Éverard t'Serclaes, il ne faut pas pour autant perdre de vue le contexte historique plus large. Selon moi, le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, suite à son

accession au comté de Flandre, cherchait à joindre ses deux fiefs en acquérant le Brabant, qui à l'époque s'étendait plus qu'aujourd'hui et ne manquait pas d'attraits commerciaux. Outre la vieille duchesse qui n'avait plus pour longtemps à vivre, il restait à juguler les Lignages et surtout leur meneur. J'ai donc imaginé l'épouse du sire de Gaasbeek au service de Philippe le Hardi, en espionne aux portes de Bruxelles, avec son indicateur dans la place. Ce serait elle qui aurait commandité l'agression et la destruction totale de son château. Le sire de Gaasbeek se voit, à son retour, offrir par les Bruxellois une nouvelle forteresse, rebâtie au même endroit ! Il n'est pas coutume de proposer un tel cadeau à un malfaiteur ou, alors, les citadins avaient des choses à se faire pardonner.



Vous semblez avoir fait de nombreuses recherches sur cette époque. Quelles sont vos sources ?

Le XIV^e siècle est une période difficile, puisque peu de textes authentiques nous sont parvenus. De plus, peu d'informations sont à trouver sur le personnage de Éverard t'Serclaes. On lui octroie tant d'exploits qu'il semble plutôt une légende qu'un homme de chair. Parmi mes nombreuses lectures à son sujet, beaucoup m'ont semblé extravagantes et lorsque j'ai eu accès aux archives de la ville, conservées par les Arbalétriers de Saint Georges, j'ai découvert un univers insondable et surprenant. À propos de Jan van Boendale et de ses « Brabatse Yeesten », j'ai appris que des pages manuscrites de ce recueil avaient servi ... d'emballage pour des cigares de luxe dans un petit magasin de tabac de la région d'Asse ! Elles ont été retrouvées des siècles plus tard.

Où sont passés tous les écrits, les peintures, les statues concernant t'Serclaes ? Y en a-t-il eu ?

Personne ne sait. Il a pourtant une descendance : Jean t'Serclaes de Tilly au XVI^e siècle et, encore il y a quelques années, Nathalie de t'Serclaes, une sénatrice. Seule une petite impasse bétonnée porte le nom d'Éverard t'Serclaes à Bruxelles. C'est bien peu de reconnaissance pour une si grande figure. Je dois reconnaître que sans l'appui des Arbalétriers de Saint Georges, je ne serais pas arrivé à obtenir des informations dignes de confiance.

Votre bibliographie comporte exclusivement des textes dédiés à Bruxelles.

Je suis un *zinneke*. C'est pourquoi, j'écris des ouvrages relatifs à ma ville, dans un langage où se mélangent mes origines flamandes et le français que j'ai appris à l'école.

Si le livre « Le libérateur de Bruxelles » vous intéresse, voyez davantage d'informations sur le site de l'éditeur www.memogrames.com

Georges ROLAND *un auteur bruxellois*

DÉCÈS DE JACQUES DE DECKER, LE PASSEUR

C'est une figure essentielle du monde culturel francophone qui s'en est allée dimanche 12 avril, au soir d'une crise cardiaque qui a emporté Jacques De Decker, alors qu'il se rendait aux urgences. Il avait 74 ans.

Né à Bruxelles en août 1945, germaniste de formation, il fut tour à tour comédien, professeur, critique littéraire pour *Le Soir* dont il assura un certain temps le service culturel, et romancier d'une dizaine d'œuvres. Il fut aussi essayiste, traducteur (il maîtrisait parfaitement les langues germaniques), biographe et dramaturge. C'était un grand passeur de mots, à la croisée des cultures qu'il aimait s'approprier et partager avec son public qui le suivait de près. Il s'était fait un petit cénacle d'amis. Synthèse de ses rencontres dans *En lisant, en écoutant* (1996).

Auteur d'un mémoire sur le théâtre d'Hugo Claus (montrant déjà son attachement à la culture flamande), il fut le président de l'aile francophone de *Passa Porta*, la maison internationale de littérature à Bruxelles, un projet bicommunautaire dans lequel il s'était investi, outre ses multiples activités de journaliste. C'était donc un auteur polyglotte, profondément attaché à notre belgitude qu'il a déclinée à tous les cas, dans les trois langues. A l'aise aussi bien avec les auteurs francophones que flamands, sans compter tous les autres. Il adaptera les pièces de Shakespeare, Goethe, Strindberg, Ibsen ou Tchekhov pour la scène belge francophone. Une immense œuvre dramatique à son actif, incluant des pièces originales et des adaptations.

Son premier roman, *La Grande Roue*, fut sélectionné pour le prix Goncourt en 1985. Enfin, en tant que Secrétaire perpétuel à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, il a exercé un rôle majeur dans nos lettres. Il siégeait encore à la Commission des Lettres avant de nous quitter. En 2019, il donnait ainsi une conférence sur Fernando Pessoa, dont le buste orne le petit square de la place Flagey, à Ixelles où il résidait. Jacques était le frère d'Armand De Decker.

Le ministre-président de la FWB Pierre-Yves Jeholet a salué en lui « un académicien, un professeur, un écrivain de grande qualité, pour lequel la culture n'avait aucun secret ».

Michel Lequeux



DÉCÈS D'HENRI KICHKA

Beaucoup l'ont côtoyé dans les écoles de Belgique. Il faisait partie des derniers témoins de la rage nazie, victime comme beaucoup d'autres de la Shoah. Il avait quatorze ans au début de la guerre. Seize au moment où il a été déporté et dix-neuf lorsqu'il est revenu chez lui pour apprendre que tous les siens avaient été exterminés dans les camps. Durant de longues années, il s'est tu, incapable de raconter l'Horreur. Par pudeur. Pour reprendre une vie normale. Puis, il a pris conscience qu'on ne doit pas taire l'innommable et que témoigner permet à la fois de ne jamais oublier, mais aussi de conscientiser les nouvelles générations face au danger de l'Extrême Droite, afin que de pareilles abominations ne puissent plus se reproduire. Depuis quelques semaines, il vivait confiné à l'Heureux Séjour, une séniorerie de la capitale. Il venait de célébrer ses 94 ans. Il laisse derrière lui un ouvrage indispensable : « Une adolescence perdue dans la nuit des camps » (Ed. Luc Pire), qui revient sur le quotidien à Auschwitz et la folie meurtrière d'hommes livrés à la barbarie et au fanatisme.

André Metzinger



UN KET DE BRUSSELLES : LE BIETEPUT DE WEULE

— *Janvermille* ! tu sais de rien toi ! T'es du bloc ou quoi ?

Le *Bieteput* à Woluwé Saint Lambert, c'était une placette triangulaire, dont la base se présentait sous forme d'une... ce qu'on appellerait aujourd'hui une cité. Un grand immeuble à appartements à loyer modéré, que nous appelions « le bloc ». Un coin où il ne fallait pas aller jouer avec les gamins.

Être « du bloc » vous taxait d'infamie : tous des voyous, des piliers de café, des pas fréquentables. Déjà, habiter le « *Bieteput* » ne valait pas résider avenue Georges Henri, n'est-ce pas ? On ne mélange pas torchons et serviettes. Mais c'était l'avis des parents de la rue du Menuisier.

Moi, mes copains, ils habitaient par là. Les attractions de la petite kermesse annuelle s'installaient sur la place, plusieurs bouchers, un droguiste (ça les jeunes ne savent pas ce que c'est), un crémier, quelques bistrots, s'étaient tous installés en face du bloc (eh oué, pas folles les guêpes, c'était plein de clients !) et donc j'allais par là pour faire les courses, et donc je rencontrais des *ceuss* du bloc. Des kets et des filles qui n'avaient pas l'air plus (ou moins) crapules que moi, des enfants comme les autres, avec sans doute des parents comme nos parents.

Mais nos parents n'aimaient pas. Ils avaient un « jaar » ces gens-là, tu vois ? Un genre qui plaît pas aux gens qui vont à la messe le dimanche et qui fréquentent pas les cafés tous les soirs. Mais des comme ça, il n'y en avait pas que dans le bloc, ça je te le dis. Dans ma rue, il y en avait aussi. Même moi j'aimais mieux aller jouer au Tomberg que prier à l'église saint-Henri. Le Tomberg, il faut que je t'en parle un de ces jours, car c'est l'illustration de ce qu'est devenu Bruxelles aux temps contemporains, un Bruxelles où un peï peut s'extasier devant un tracteur écrasé qu'on a collé contre un plafond de musée.

Pour t'en revenir au bloc, c'était un bâtiment en U dont le centre était une large esplanade dédiée aux enfants. Si tu crois que j'allais me faire ch.. dans ma petite *strotche* de cinquante mètres alors qu'en bas de la rue il y avait un tas de gosses de mon âge qui jouaient à *katche* ou à paradis, là tu te mets le doigt dans l'œil, *kameroet*. D'ailleurs, tous les *kets* de ma rue y étaient !

Juste à côté du bloc, il y avait un café : le *Spinnekop* (l'araignée). Le *stamcafé* de tous les habitants du bloc. On y jouait au *couyon* ou au *pitchesbak* des soirées entières (les grands, hein, pas nous) et on buvait de la Mort Subite au tonneau (enfin je crois). En tous cas, plus la bière coulait et plus le ton montait dans le *stameneï* (estaminet). Parfois ça finissait en match de boxe sur la petite place, et tout le monde était à sa fenêtre.

Tu constates que c'était pas la peine de prendre le tram 22 pour aller à la place du Vieux Marché pour voir du spectacle. Même à *Weule* (Woluwé) on connaissait la cartache et la *blae üüg* (œil au beurre noir). Chez un des bouchers du *Bieteput*, il y avait une fille de mon âge qui me regardait comme ça *en stoumelinks* quand j'allais chercher des côtelettes pour ma mère. Elle savait comme ça *pinker* (cligner) son œil gauche qui me disait : « *Kom es al hee, keirel, da'k a ni kie vang* » (approche mon gars, que je t'attrape). Ça ne portait pas à conséquence, car on avait sept-huit ans, mais l'ambiance du bloc se retrouvait même dans les commerces environnants. Je n'ai jamais su comment elle s'appelait, cette mini-vamp aux yeux de clignoteur.

Mon ami Gustave habitait au cinquième étage de l'aile droite du bloc. Il avait horreur de l'école, c'est pourquoi, quand on jouait « chevaliers », moi j'étais Roland le Preux et lui Charlemagne (juste car il avait inventé l'école, tu vois). Il a raté trois fois sa sixième primaire et on l'a fourgué au quatrième degré par lassitude. Il s'est empressé de se trouver un emploi de liftier dans un grand hôtel de la ville (le Plaza). Pas de chance pour lui, les ascenseurs se sont mis à monter et descendre tout seuls et il a perdu son job. C'est ça le progrès.

Le *Bieteput* avait aussi son équipe de balle pelote. Des sportifs hors catégorie. Lorsque Maurice (eh oui, le receveur de tram était aussi champion de balle pelote) lorsque Maurice, donc, se dégageait pour « livrer », l'équipe adverse rentrait la tête dans les épaules. Il criait : « Bââââlle ! » et sa paume nue frappait la dure balle de corde tressée recouverte d'une fine peau de cuir blanc. Ça devait faire mal, mais il s'en fichait, une seule chose comptait, gagner le « quinze », éventuellement avec une « chasse ».

Aujourd'hui le *Bieteput* est en partie piétonnier mais il y passe vingt fois plus de voitures que de piétons, même ceux du bloc ont leur Béhème mais n'ont pas de garage pour la mettre à l'abri (*schieven architecte*!). Nos politiciens-technocrates se seraient-ils égarés à ce point ?

Georges Roland

IXELLES : LA CLARENCIÈRE, PETIT THÉÂTRE LITTÉRAIRE

*C'est un petit théâtre en plein cœur de Bruxelles
Auprès de l'église, comme protégé par Saint-Michel
On s'y retrouve ensemble, le soir, entre fidèles
Les rêves jamais ne verseront dans l'ornière*

Puisque Fabienne est là, on aime la Clarencière ...
Cette chanson est due à Marc Gooris, comédien, metteur en scène et longtemps responsable de l'Atelier théâtral d'Uccle 2. Elle célèbre un petit théâtre situé à deux pas des étangs d'Ixelles, derrière le « Paquebot » des bâtiments de l'ancien INR qui abritent aujourd'hui Radio Flagey, la Faculté d'Architecture de l'ULB et une salle d'acoustique de réputation internationale, où s'opère la première sélection du Concours Reine Elisabeth.

Dans le quartier, il y a les bistrots et les tavernes, dont le Café Belga où les badauds peuvent s'arrêter et prendre un verre. Il y a aussi les voisins : *La Soupape* dont nous vous avons déjà parlé, la galerie de peinture *Pappilia* connue de nos lecteurs, le Théâtre Marni et la place Flagey toute proche, où afflue une jeunesse avide de rencontres. Et parfois turbulente...

La Clarencière pourrait être le lieu de ces rencontres. Ce petit théâtre littéraire tire son nom d'André Clarence, comédien attitré du TNB qui nous a quittés en 2013. Pour lui, Fabienne Govaerts, sa compagne, a aménagé les caves de la maison en espace culturel au début des années 2000. Elle espérait qu'André y trouverait un second souffle d'acteur pour la retraite qu'il venait de prendre. Il y a trouvé un havre de paix, et nous y avons trouvé depuis, spectateurs, un havre de littérature, de poésie et de pièces jouées en petit comité.

Fabienne nous accueille dans une demeure néo-classique des années 1900, au cœur d'une petite cave voûtée où se donnent les récitals de poésie et les spectacles littéraires. Beaucoup de récitals y ont été

créés. La salle de cinquante sièges offre un cadre chaleureux et convivial. La scène étroite est tapissée de murs aux briques blanches et noires, avec une très bonne régie et tout près, séparé par une tenture, un minibar dont les fauteuils de rotin attendent le visiteur. Vous pourrez patienter avant le spectacle, ou fumer une clope dans le joli patio fleuri situé à l'arrière de la maison, sous un belvédère à ciel ouvert si le temps le permet. Belvédère comme le nom de la rue où ce théâtre se niche.



Un public « culturel »

Le but poursuivi par Fabienne Govaerts, depuis la création de cet espace culturel en 1999, est de promouvoir la littérature par le biais de conférences et de spectacles littéraires, en y associant de jeunes artistes. Elle a d'abord été journaliste avant d'ouvrir *La Clarencière*. Elle a travaillé comme attachée de presse dans plusieurs théâtres, dont les théâtres de *l'Eveil* et de *la Vie*, puis elle a fondé sa propre revue *Bizz'art*, où elle rendait compte de l'actualité des planches et où elle animait les *Prix du théâtre*. Elle a aussi été animatrice culturelle à la radio *Arc en Ciel*. Fabienne fréquente donc les lieux de théâtre depuis bientôt quarante ans.

Nous avons rencontré l'animatrice de *La Clarencière* et l'avons interrogée sur le public qu'elle accueille. « *Le public qui vient ici est du genre "cultureux", nous confie-t-elle. Ce sont des gens qui aiment la littérature. Ils ont dans la cinquantaine. Les jeunes préfèrent, eux, les terrasses, la bière et l'alcool. C'est en fait le même public qu'à Avignon.* »

Fabienne dirige en effet un autre théâtre à Avignon, *Le Verbe fou* qui lui prend beaucoup de temps. Elle devra assumer neuf spectacles en juillet prochain, lors du fameux Festival théâtral qui se déroulera dans la ville, comme chaque année. Du moins, si le coronavirus nous a quittés entre-temps... Les spectacles joués là-bas peuvent-ils influencer la programmation de *La Clarencière* ?

– *Il y a bien sûr un lien entre eux, mais je ne choisis pas mes spectacles à Avignon. Ces spectacles se créent ici, sur base des textes qu'on m'envoie et que je lis. Neuf fois sur dix, ce sont des auteurs belges que je retiens, et leurs textes seront joués par des comédiens belges. Mais il est vrai que j'emmène aussi ces spectacles à Avignon. Je fais la connaissance des œuvres jouées là-bas, qui me séduisent et que je ramène parfois pour les faire jouer ici. Les spectacles peuvent ainsi s'échanger. Il y a donc une passerelle entre Avignon et Bruxelles.*

Autre passerelle plus proche, située à un jet de pierre de *La Clarencière*, derrière le pâté de maisons : *La Soupape*. Y a-t-il une concurrence entre les deux théâtres voisins ?

– *Michel Van Muylem n'est pas du tout un concurrent, proteste Fabienne. On se connaît depuis très longtemps. Depuis près de 40 ans. Michel fait du café-théâtre : c'est tout à fait différent. Chez lui, on regarde le spectacle assis à une table, avec un verre devant soi. Je n'ai pas voulu qu'il y ait des tables et des verres entre le spectateur et les pièces que je propose. Je voulais que les gens soient concentrés sur le texte produit. Il y a bien sûr des tables et des fauteuils ici aussi, mais sur le côté, dans une seconde pièce séparée par une tenture. C'est ça, le but. Après, il y a la convivialité, puisque les artistes se tiennent prêts pour répondre aux questions du public. Cela permet des rencontres et des échanges après le spectacle. Michel n'est pas un concurrent, c'est un ami. On s'envoie d'ailleurs les gens en fonction chacun de nos répertoires.*



Venez donc découvrir ce petit théâtre plein de poésie, *La Clarencière*. Réservations : 02/640 46 76. Plus d'informations sur le site www.laclarenciere.be

Rue du Belvédère 20 à 1050 Bruxelles.

Michel Lequeux

EXPOSITION : BÉNÉDICTE NOTTEGHEM

Au moment de boucler notre numéro de mai, personne ne sait avec exactitude quelles seront les décisions prises par le gouvernement concernant la réouverture ou non des lieux culturels, fermés depuis mi-mars à cause du coronavirus. De fait, l'exposition des travaux de Bénédicte Notteghem est automatiquement prolongée (en espérant que ...) et attend les visiteurs dès que le feu vert sera donné par les instances politiques.



Bénédicte Notteghem est une peintre autodidacte. Elle a grandi dans une famille d'artistes. La peinture de ses parents l'a probablement marquée dans sa sensibilité.

Très jeune et à l'école, elle était la seule à pouvoir peindre à l'aide d'un chevalet, car elle disposait déjà d'un talent hors du commun. Elle consacrait ses temps de loisirs à la pratique de la peinture à l'huile et du dessin à l'encre. Elle portait déjà un grand intérêt aux artistes chinois et asiatiques, qui la plongeaient dans un monde imaginaire d'une grande poésie, et à l'artiste William Turner, un incontournable des musées. Tout au long de son travail, elle s'est laissé aller au travail de la toile, sans but précis, si ce n'est que d'être surprise par le résultat final. L'occasion de découvrir des réponses à une série de questions qui lui sont personnelles, voire extrêmement intimes.

Notons que nous sommes nombreux à être en perpétuelle introspection de nous-même et que le geste créatif peut être interprété comme un don et une chance de pouvoir se découvrir. Raison pour laquelle, elle affirme que son travail appartient au mouvement *yoga* et que la peinture devient de la sorte *son yoga*. Une fois l'œuvre achevée, elle la titre en la ponctuant avec finesse de mots adéquats, qui la définissent. Parfois, elle rédige un texte.



Lorsque nous observons ses tableaux, nous sommes profondément émus par les couleurs fascinantes qu'ils laissent transparaître. Les couleurs sont, on le sait, nos amies et nos alliées intimes de tous les jours ! Qui d'entre nous ne se sent pas émotionnellement touché par celles-ci ? Pour Bénédicte Notteghem, elles deviennent

révélatrices de beaucoup de choses (entre autres la beauté !). Elles l'emmènent dans un univers à des lieues du nôtre, où elle se laisse conduire sans savoir où elle va atterrir. Un observateur attentif pourrait voir dans ses toiles une espèce de périple infini à travers le cosmos, au cours duquel chacun s'immerge et se laisse surprendre sans connaître la destination finale. Peut-être y a-t-il un peu de cela dans les toiles de cette artiste puisque, parmi son long champ d'intérêt telle la musique classique (Chopin ou Mendelssohn), on découvre un intérêt certain pour la théorie du Big-Bang.

En guise de conclusion, je tiens particulièrement à insister sur le fait que nous ne pouvons que remercier de tout cœur cette plasticienne pour le ou les moments d'évasion, de suspense et de questionnements qu'elle nous offre par le simple fait d'être venue accrocher ses dernières compositions à Bruxelles et de nous les livrer pour le pur bonheur des yeux, à l'image de ces livres que nous ne savons plus lâcher, tellement ils nous distraient et nous font voyager vers d'autres sphères et d'autres histoires que celles que nous connaissons déjà.

Un événement à découvrir à Espace Art Gallery jusque fin mai 2020. Voyez concrètement tous les détails pratiques sur le site Internet de la galerie

www.espaceartgallery.eu

Rue de Laeken, 83 à 1000 Bruxelles
Jennifer Schreiner



DES NOUVELLES DU THÉÂTRE DE LA TOISON D'OR

Vous avez pu l'imaginer et cela se concrétise : la fin de la saison 2019-2020 ne se poursuivra pas comme prévu initialement. Nous devons finir la saison avec : *ADN*, *Otto und Helmut*, *Alex Vizorek*, *Marc Moulin se Moque du monde*, *Laurence Bibot* au Cirque Royal et *Guillermo Guiz* au Molière. De toute évidence, ceux-ci n'auront, hélas, pas lieu aux dates annoncées. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour trouver de nouvelles dates, et vous reviendrons avec des informations précises dès que les mesures gouvernementales nous auront donné la visibilité nécessaire. D'ici là, nous vous remercions d'avance pour votre patience et vous demandons aimablement – afin de ne pas surcharger une équipe déjà décimée par le chômage temporaire- de ne pas nous écrire pour obtenir des informations sur les nouvelles dates des spectacles précédemment nommés. Croyez bien que vous serez les premiers informés lorsque celles-ci auront été fixées. Depuis vingt-cinq ans, nous nous évertuons à rester sérieusement drôles et cette période difficile nous donne encore plus envie de remplir cet objectif. Ce dernier ne pourra être rempli qu'avec vous et votre soutien. Le TTO va devoir être aidé dans les mois à venir, à peine de voir notre futur irrémédiablement compromis.

Ce n'est, en effet, pas avec une subvention équivalente à celle d'une compagnie que nous pourrions survivre dans le contexte actuel. Notre situation de « parents pauvres du théâtre » est absolument injustifiée, et ce depuis longtemps. La crise actuelle ne fait que mettre en lumière la fragilité de notre structure et l'insuffisance criante du soutien des pouvoirs publics. Nous ne pourrions continuer d'exister QUE SI vous continuez à nous soutenir. Nous pensons évidemment aux malades et au personnel soignant en première ligne, leur envoyons notre amour bienveillant, et espérons vous revoir tous bientôt dans nos salles. D'ici là, prenez soin de vous et des autres.

L'équipe du TTO



LETTRE DU THÉÂTRE ROYAL DU PARC

Chère spectatrice, cher spectateur,

Nous espérons que votre santé est bonne. Prenez bien soin de vous. Vous l'avez appris comme nous : les théâtres seront fermés en Belgique jusqu'au 3 mai 2020. Nous sommes donc dans l'incapacité de vous accueillir pour assister au spectacle *Les Caprices de Marianne* à la période prévue, et dans l'impossibilité de répéter *Une maison de poupée*, que nous ne pourrions donc pas jouer cette saison. Pour *Les caprices de Marianne*, nous travaillons à un report en juin de cette année, sous réserve de prolongation du confinement. Pour *Une maison de poupée*, nous sommes en train d'envisager toutes les possibilités pour vous permettre de voir cette pièce à une autre période la saison prochaine. Nous vous remercions pour votre fidélité, votre patience et votre solidarité. Notre personnel administratif travaille d'arrache-pied pour vous informer au plus vite. Merci de ne téléphoner qu'en cas d'urgence.

Nous ne pouvons plus nous serrer les mains mais serrons-nous les coudes !

Au plaisir de vous revoir dans notre salle.

Pour toute l'équipe du Théâtre Royal du Parc

Thierry Debroux

LA PLACE FLAGEY AU FIL DE L'EAU

Désertée en ces temps de confinement, elle s'étale comme une mer limpide jusqu'à l'étang qui la borde d'un côté. Sous son dallage coule un mince filet d'eau, car la place Flagey, autrefois appelée place Sainte-Croix, fut longtemps une partie du Grand Étang où venaient pêcher les riverains.

C'est au XIX^e siècle que le Grand Étang fut comblé, tandis que les étangs voisins étaient réaménagés avec de nouvelles rives. Celles-ci furent dessinées par Edouard

Keilig, architecte paysagiste d'origine allemande. Des cinq plans d'eau qui longeaient le Maelbeek depuis l'abbaye de la Cambre où le ruisseau prend sa source, il n'en resta plus que deux que vous voyez, lorsque vous en faites le tour depuis la place Flagey. Pourquoi donc Victor Besme, l'ingénieur de la voirie chargé des travaux, fut-il amené à combler une partie de l'étang et à voûter le Maelbeek sous la rue Gray en 1872 ? Il collaborait avec Keilig. C'est lui aussi à qui l'on doit le pont majestueux de l'avenue de la Couronne qui enjambe la vallée du Maelbeek.



Il le fit parce que ce ruisseau, comme la Senne où il finit par se jeter, était malodorant à cause des rejets du voisinage. Il empestait tout le quartier et était responsable des fortes crues, en cas d'orage, qui noyèrent bien souvent les rues avoisinantes. Et qui continuèrent à les noyer jusqu'à ce que la commune d'Ixelles décide, avec la Région, d'aménager un bassin d'orage sous le parking de la place Flagey, en 2007, pour résoudre les crues subites du Maelbeek.

Un bassin d'orage

Le fonctionnement d'un bassin d'orage est assez simple. C'est un grand réservoir situé sous la place, le plus souvent vide et prêt à

recevoir les eaux tumultueuses de la voirie et des égouts lors d'orages intenses. Grâce à ce dispositif, les eaux ne vont plus inonder les caves et les rues placées en aval, comme la rue Gray que suivait le Maelbeek jusqu'à d'autres étangs encore en place (ceux du parc Léopold, du square Marie-Louise et du parc Josaphat à Schaerbeek).

Une fois l'épisode orageux terminé, les eaux sont pompées et renvoyées vers les égouts. Ce bassin mesure 33 000 m³ sous la place et c'est le plus grand construit à Bruxelles. Surmonté d'un parking, il est censé répondre aux fortes pluies qui surviennent en moyenne tous les dix ans. Mais avec le réchauffement climatique, cette fréquence pourrait changer à l'avenir et le bassin devenir un réservoir d'eau permanent. Il retrouverait ainsi la fonction de l'étang que recouvre la place Flagey.

Le square Fernando Pessoa

Observez le dallage du petit square à l'entrée de la rue des Cygnes, près de la place : vous y verrez dans la pierre les vagues qui dessinent la courbe du Maelbeek venant des étangs d'Ixelles pour se jeter dans la rue Gray qui descend en aval. Le square fut inauguré en juin 1989. Il est dédié à la mémoire de Fernando Pessoa, homme de lettres portugais au regard mélancolique et souvent désabusé, qui nous a laissé une œuvre symboliste, voire ésotérique. Il était franc-maçon comme Charles De Coster, son voisin de la place.

Le socle du buste de Pessoa porte l'inscription « *Minha patria e a lingua portuguesa* », ma patrie est la langue portugaise. Mais l'auteur écrivait aussi bien en anglais qu'en français. C'était un poète polyglotte, dont le buste, dû à Irène Vilar, témoigne que la place Flagey fut le lieu d'ancrage de l'immigration portugaise dans les années 60, à la fin de la dictature de Salazar. Les Portugais seraient ici entre 25 000 et 30 000. Ils fuyaient à l'époque le régime militaire de leur pays. Nombreux cafés, épiceries, boulangeries et restaurants portugais dans le quartier, dont le Caramulo et la pâtisserie Garcia proches de la rue de la Brasserie.

Ajoutons que « Pessoa » (sans le circonflexe ôté par l'auteur) signifie « personne » en portugais, patronyme d'un poète qui, comme Ulysse devant le cyclope, a couru les mers et s'est arrêté au bord du fleuve :

*Qu'il serait bon d'être la poussière
de la route*

*Et que les pieds des pauvres
viennent me fouler...*

*Qu'il serait bon d'être les fleuves
qui s'écoulent*

*Et que les lavandières viennent sur
mes berges...*

Qu'il serait bon d'être les peupliers sur la rive du fleuve

Et d'avoir le ciel seul en contre-haut

Et l'eau en contrebas !



C'est ce qu'écrivait Fernando Pessoa, mort des suites d'une cirrhose à l'âge de 47 ans, en 1935, pour saluer l'eau coulant à ses pieds. Il symbolise la modernité pour les Portugais.

Le monument dédié à Charles De Coster

De l'autre côté de la place, près de l'étang, se dresse la légende de Thyl Uylenspiegel et de sa fiancée Nele. Le sculpteur Charles Samuel et l'architecte Franz De Vestel réalisèrent ce petit monument funéraire en 1894, quinze ans après la disparition de Charles De Coster. La commune d'Ixelles voulait ainsi rendre hommage à l'auteur de « La légende d'Uylenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs » écrite dans une langue savoureuse et archaïsante. On peut tenir l'œuvre comme fondatrice de la littérature belge.

Les deux amoureux se tiennent enlacés dans le bronze, tandis que le jeune héros porte une main sur son



épée et sa cuirasse. Il incarne un esprit frondeur, espiègle (c'est la traduction de son nom) et libre face à l'oppression espagnole exercée par Philippe II et le duc d'Albe au XVI^e siècle.

Il faudrait encore parler du Paquebot qui cingle au large, sur le troisième côté de la place Flagey. Il abrite les anciens studios de l'INR, l'Institut national de radiodiffusion conçu par Joseph Diongre en 1938 et délaissé par la radio et la télévision belges en 1974. Mais cela, c'est une autre histoire au fil de l'eau, dont nous vous reparlerons dans un autre article.

Michel Lequeux

UN ÉCHO DU THÉÂTRE NATIONAL

La seule certitude que nous avons aujourd'hui c'est qu'il y aura une nouvelle saison.

Nous sommes confrontés à une crise majeure et ouverte. Nous, c'est chacun d'entre nous et nous tous ensemble. C'est un nous ample, qui embrasse, qui rassemble. Les portes du Théâtre sont actuellement fermées, mais nos équipes sont au service des artistes (parfois virtuellement) pour que tous nous puissions travailler à demain. Car ce que l'on sait de demain c'est qu'il y aura de la vie. Et là où il y a de la vie, il y a des spectacles. Il y aura du théâtre, de la danse, de la musique, des choses à voir, à entendre, à vivre, des rencontres à faire. Des forces à reprendre.

Aujourd'hui, il faut assumer l'incertitude et aborder cette situation dynamique en gardant les yeux grands ouverts car rien n'est certain, si ce n'est que nous serons là, ensemble, pour une nouvelle saison, encore, et encore.

L'équipe du Théâtre national

UNE NOUVELLE DIRECTRICE POUR L'ESPACE MAGH

Le Conseil d'Administration du Centre Culturel Espace Magh, présidé par Monsieur Mohamed El Khattabi, a le plaisir de vous annoncer la nomination de Caroline Safarian au poste de Directrice de l'Espace Magh (rue du poinçon, 17 à 1000 Bruxelles). Cette dernière est comédienne, auteure et metteuse en scène. Belge et iranienne, d'origine arménienne par son père, elle a fait ses études en art dramatique, au Conservatoire de Liège, dont elle sortira avec un premier prix en 1998. Elle jouera beaucoup durant les premières années de sa carrière, mais l'écriture et la mise en scène feront très vite partie de sa vie professionnelle. On retiendra particulièrement *Papiers d'Arménie ou sans retour possible*, pièce de théâtre publiée chez Hayez-Lansman en 2008, jouée dans plusieurs pays et devenue une référence théâtrale sur le thème du négationnisme. Au cœur même de son métier d'artiste et de porteuse de projets, elle a toujours eu cette passion pour l'action culturelle, les gens et la diversité. Elle a pratiqué l'éducation permanente tout au long de sa vie professionnelle tantôt comme animatrice, tantôt comme médiatrice culturelle, tantôt comme pédagogue. Elle a donné, entre autres, des cours de théâtre durant quelques années dans les prisons pour hommes et pour femmes en Belgique, mais elle enseigne également toujours à l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve, aux médecins, en spécialisation médecine générale, un cours sur l'amélioration de la communication par le théâtre. Caroline Safarian considère le théâtre comme un outil de résistance pour conscientiser, transformer et réfléchir au monde qui l'entoure et elle souhaite pour le projet global de l'Espace Magh rendre plus palpable, plus visible, la notion de réciprocité culturelle. Les migrations en Belgique n'ont jamais cessé de transformer la société belge et les immigrés eux-mêmes. Insister sur cette perspective transculturelle, en lien avec les cultures du Maghreb et du Sud, est plus que jamais nécessaire, selon elle, au vu de l'évolution de notre société contemporaine. Caroline Safarian pense en effet que les replis communautaires d'une part et les discriminations montantes de l'autre sont autant d'alertes indiquant l'importance de souligner les transformations réciproques et mutuelles des cultures les unes au contact des autres, comme un leitmotiv, un moteur pour continuer ce merveilleux projet multiculturel de l'Espace Magh.

L'équipe de l'Espace Magh



LE CINÉMA

En cette période de confinement à la maison, plusieurs plateformes belges s'associent aux distributeurs et aux producteurs belges indépendants pour offrir sur le petit écran les films à l'affiche ainsi que les nouveautés à venir. Ces vidéos à la demande Premium, qui prennent le relais du cinéma, seront effectives jusqu'à la réouverture des grandes salles dans les prochains mois. En effet, plusieurs distributeurs et producteurs belges indépendants comme Anga, Athéna, Cinéart, Cinémien, Imagine, Kwassa, Lumière, Mooov et O'Brother ont conclu un accord avec les plateformes de VOD (Video On Demand) de VOO, Proximus, Dalton.be, Lumie-refilms.be et Universcine.be pour que celles-ci puissent accueillir et diffuser les films qui étaient à l'affiche ou dont la sortie était prévue ces prochains jours. D'autres distributeurs pourraient encore s'ajouter à cette liste.



Cette initiative inédite et solidaire devrait permettre aux cinéphiles de voir sur leur petit écran certains films confinés en ces temps difficiles. C'est à partir du 20 mars, début du printemps, que les premiers films seront disponibles au prix unique de 7,99 € sur les plateformes du petit écran, soit le prix d'une sortie cinéma. De nouveaux titres enrichiront le catalogue dans les semaines à venir.

Jumbo, la comédie romantique dans un parc d'attraction de Zoé Wittrock, *Deux lesbiennes d'un certain âge* dont l'amour est révélé de Filippo Meneghetti et *Filles de joie* sur la prostitution dans le Nord de la France, font partie du premier lot. A noter que ces films ne sortiront pas en salle lors de la réouverture du grand écran au public, comme il en est d'ailleurs pour les films de Netflix.

Michel Lequeux

LA SAISON VIRTUELLE DE LA MONNAIE PROLONGÉE

La Monnaie se félicite de constater le succès de sa saison virtuelle printanière auprès des amoureux de la culture, actuellement confinés. Les sept productions mises en ligne gratuitement depuis le 21 mars sur notre site ont cumulé plus de 75.000 vues. En tête du classement, *Aida* de Verdi et *Le Conte du tsar Saltan* de Rimski-Korsakov ont battu tous les records. C'est pourquoi les organisateurs ont décidé d'à nouveau mettre en ligne une sélection de sept productions jusqu'au dimanche 17 mai. Des opéras à voir et à revoir gratuitement sur le site www.lamonnaie.be pour alléger de manière idéale cette période de confinement tout récemment prolongée. Au programme, notamment, le projet communautaire *Push*, qui avait séduit notre public la saison dernière, ainsi que *Au monde*, le sixième opéra du compositeur belge Philippe Boesmans.

Retrouvez la programmation complète ci-dessous :

Push : Le 19 avril 1943, Simon Gronowski est sauvé d'une mort certaine par sa mère qui le pousse hors du train qui les mène vers Auschwitz. Un opéra qui met en parallèle la Deuxième Guerre mondiale et la tragédie humanitaire des réfugiés, ce projet résolument bruxellois permet à chacun d'ouvrir les yeux sur le monde d'hier et d'aujourd'hui.

Au monde : Un empire familial est sur le point de disparaître avec son patriarche agonisant. Avec cette création, Philippe Boesmans exprimait avec subtilité l'angoisse de l'incertitude. Six ans plus tard, l'opéra est indéniablement toujours d'actualité.

Mitridate, re di Ponto : En 2016, avant de se lancer dans la *Trilogia Mozart Da Ponte*, Jean-Philippe Clarac & Olivier Deloeuil actualisaient les manigances familiales et la tripartite amoureuse de *Mitridate, re di Ponto* pour une production au cœur de l'union européenne, dirigée par le spécialiste baroque Christophe Rousset.

Dialogues des Carmélites : Avec *Dialogues des Carmélites*, Olivier Py propose une mise en scène ascétique très applaudie du chef d'œuvre de Poulenc. À la tête des forces musicales, Alain Altinoglu fait ressortir l'essentiel de cette magnifique partition sur la peur, l'espoir et la mort.

Les Contes d'Hoffmann : En décembre 2019, l'opéra d'Offenbach permettait au metteur en scène Krzysztof Warlikowski et à notre Directeur musical Alain Altinoglu d'explorer avec une fantaisie cinématographique les vestiges de l'amour d'un poète, grâce à une distribution exceptionnelle.

Madama Butterfly : Pour sa production de cet immanquable du répertoire lyrique signé Puccini, Kirsten Dehlholm (Hotel Pro Forma) s'est inspirée du bunkaru, un théâtre de marionnettes japonais, conférant à la tragédie humaine de *Madama Butterfly* un supplément de pathos.

Macbeth : Le metteur en scène Olivier Fredj fait déménager le couple maudit de Shakespeare de leur château écossais au profit d'un luxueux hôtel « Belle Époque » dans son impressionnante production de l'opéra sombrement tragique signé Verdi. Le vernis du décor s'étirole au fur et à mesure de notre descente dans le subconscient de Macbeth.



DVD : À COUTEAUX TIRÉS

Harlan Thrombey, spécialiste de polars, est retrouvé mort dans sa luxueuse propriété. Il venait de célébrer son quatre-vingt-cinquième anniversaire. Comme son décès ne semble pas accidentel, le détective Benoît Blanc mène l'enquête afin de débusquer le ou les meurtriers. Face à lui, une famille complexe, riche et ... hypocrite ! Le réalisateur Rian Johnson nous convie à un joyeux jeu de cache-cache, qu'il met en place très rapidement et qui ressemble à un *Cluedo* format géant, mené tambour battant par une poignée de comédiens qui cabotinent et s'en donnent à cœur joie : Christopher Plummer, Daniel Craig, Jaimie Lee Curtis, Don Johnson, Toni Colette et Katherine Langford. Bien entendu, il importe de lire le script entre les lignes pour découvrir une parodie des univers de Miss Marple et autre Hercule Poirot, tous deux nés sous la plume d'Agatha Christie, mais surtout une charge lancée à deux cents à l'heure contre l'Amérique autosuffisante de Donald Trump. Il ne faut pas oublier les décors soignés et la virtuosité que le metteur en scène insuffle pour donner à son récit une réelle consistance, ainsi que pour narrer le quotidien d'une famille qui se déchire. Le montage est vif et les dialogues percutent au quart de tour. Visuellement, ce long métrage ne gâche jamais le plaisir des spectateurs et peut se targuer de plusieurs bonnes idées, même si les meilleures séquences sont celles se déroulant dans le manoir, encourageant le goût d'une certaine nostalgie façon « Les dix petits nègres » et réveillant le spectre des meilleurs inspecteurs du petit comme du grand écran, sans innover et sans mettre de côté certains stéréotypes inhérents au genre. Qu'importe finalement, puisque le spectacle demeure récréatif, sans longueurs exagérées et défendu par un casting cinq étoiles. Quant aux retournements de situations, ils maintiennent l'intérêt jusqu'au bout, faisant de ce DVD un produit à regarder sans mégoter et en prenant son pied. Un zeste d'humour émaille cette incursion en terre inconnue. Voilà donc le cinquième film du réalisateur Rian Johnson, qui a chargé son frère Nathan de la partition musicale, avec un score dans la lignée de ceux de Dave Grusin au cours des années 70 !

Daniel Bastié



DVD : JOYEUSE RETRAITE !

Philippe et Marilou s'aiment toujours et ont décidé de profiter pleinement de leur retraite en allant s'installer au Portugal. Question de vivre sous le soleil et de laisser loin derrière eux une vie bien remplie, à des lieues de leur ancien boulot, des ex-collègues et de proches parfois trop ... proches ! Reste à annoncer la grande nouvelle à leurs enfants : un fils journaliste sportif à la télévision et une fille directrice d'un Ehpad et constamment débordée par son job et ses responsabilités. Bien entendu, celle-ci comptait sur ses parents pour lui donner un coup de pouce. Notamment, en jouant régulièrement les baby-sitters. Le clash des générations est naturellement inévitable, avec un couple qui souhaite lâcher la bride et des rejetons qui attendent beaucoup (trop ?) de leurs géniteurs. Thierry Laroque et Michèle Laroque campent des sexagénaires à qui on ne le raconte pas et qui refusent de s'enliser dans les poncifs, au risque de se fâcher avec la famille. Quant à Omar Mebrouck et Nicole Ferroni, ils jouent les gosses dépendants, qui entendent tirer profit de la nouvelle situation des *jeunes* seniors. Le ton ressemble un peu à celui de « Tanguy » d'Etienne Chatilliez, avec une accumulation de prises de tête pas vraiment drôles, qui renvoient à notre XXI^e siècle, caractérisé par une indépendance à tout prix et, vraisemblablement, un certain égoïsme. Ce qui est vendu pour une comédie s'apparente à une étude de mœurs grinçante et qui peut faire froid dans le dos. Bien entendu, on se situe dans la satire et les traits ont été volontairement grossis. Sous prétexte de dénoncer le manque de générosité, « Joyeuse retraite ! » met en lumière tous les réflexes d'une société individualiste et nauséabonde. Fabrice Bracq signe ici un premier long métrage qu'on peut considérer comme étant le miroir d'un monde moche !

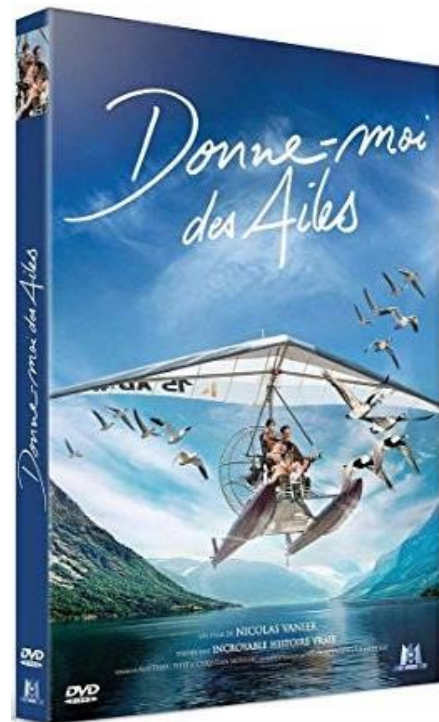
Daniel Bastié



DVD : DONNE-MOI DES AILES

Christian est un scientifique visionnaire. Sa passion : étudier les oies sauvages. Pour son fils, adolescent obnubilé par les jeux vidéo, venir passer les vacances scolaires en sa compagnie s'apparente à un cauchemar. Néanmoins, malgré les conjectures, leurs retrouvailles les rapprochent. D'un commun accord, ils décident de sauver une espèce en voie de disparition. Le réalisateur Nicolas Vanier s'est fait une spécialité des films animaliers (Le dernier trappeur, Loup, Belle et Sébastien) et sait faire naître l'émotion des paysages grandioses, tout en mettant la psychologie au service des protagonistes. Ensemble, ils décident de monter à bord d'un ULM et d'entreprendre un périple aventureux. Ce long métrage parle de transmission, d'amour familial et d'engagement. A la faveur de l'été, père et fils relèvent un challenge peu probable et se targuent d'un merveilleux message sur l'émancipation, la solidarité et l'engagement. Jean-Paul Rouve apporte au personnage principal une solidité non dénuée d'humour. Bien entendu, on songe par instants à « L'envolée sauvage » (1996) de Carroll Ballard, qui revient sur un récit assez analogue. Qu'importe ! Plus de deux décennies se sont écoulées et, en partant d'un pitch un peu similaire, le réalisateur réussit ici un film foncièrement esthétique et sans facilités. De la Camargue à la Norvège, les vues sont splendides, le tempo mené tambour-battant et le casting au top. « Donne-moi des ailes » se veut une réalisation tout public qui encourage les initiatives personnelles et qui prône des valeurs écologiques bien dans l'air du temps. Un film à savourer et à voir sans se prendre la tête. Avis aux amateurs !

Daniel Bastié



INTERVIEW DE JACQUELINE BIR SUR YOUTUBE

Qui eut cru un jour que nous vivrions ce que nous traversons ? Une ville pratiquement désertée, un monde presque à l'arrêt, des lieux de culture cruellement et totalement vides. Le Théâtre Le Public (comme tous les lieux culturels) a baissé le rideau, mais souhaite garder le lien. Pour ne pas trop se perdre de vue et pour vous permettre, si vous le souhaitez, de retrouver quelque peu « l'ambiance du théâtre », il propose de temps en temps d'assister de chez vous à la diffusion d'un souvenir théâtral. En cette période d'inconfort mondial. Il y a quelques années, entre 2010 et 2018, il proposait de rencontrer entre ses murs les artistes de la saison dans le cadre d'un programme intitulé : « Les Invités du Public ». Avec « Les invités du Public », Eric Russon nous faisait le plaisir de venir mettre son talent de journaliste au service d'entretiens avec celles et ceux qui étaient admirés par les spectateurs, afin de mieux les connaître en leur posant des questions amusantes et pertinentes. Pour l'heure, il est possible de revoir une interview de Jacqueline Bir en se rendant sur Youtube via le lien suivant <https://youtu.be/OWHLgefaCC4>



Cette interview a été filmée pour mémoire, mais elle n'avait pas vocation à être diffusée. Vous allez donc pouvoir la découvrir telle quelle. Si elle recèle quelques longueurs, ce n'est pas trop grave, en ce moment le temps n'est plus vraiment compté. Près de 90 minutes de souvenirs à gogo !

RENCONTRE : RAYMOND DE MEY

Une antienne hermétiste nous dit que « tout ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ». Et, inversement, que « tout ce qui est en bas est comme ce qui est en haut ». Et cela « pour faire, de concert, le mystère d'une seule chose ». Et n'est-ce pas ce qui est actuellement occupé à se passer : un minuscule virus immobilise la gigantesque machine qu'est le marché globalisé ! Venu de nulle-part, du monde du tout-petit, le voilà qui bouscule considérablement un monde à l'échelle de l'humanité. Et Dieu sait s'il n'envoie pas, en même temps, un message à tout l'univers, lui demandant de prêter main forte à une large partie de l'humanité qui risque d'en avoir grand besoin sous peu, la démocratie (le pouvoir au peuple et à ceux qu'il a mandaté) ayant cédé partout la place à une oligarchie (du grec « peu nombreux », qui est une forme de gouvernement où le pouvoir est détenu par un petit groupe de personnes qui forme une classe dominante - Merci Wikipedia), qui raffermir ses positions jour après jour.

Voilà de quoi présenter Raymond De Mey, un psychothérapeute à la retraite qui a décidé, il y a peu, de « reprendre du service ». Il a débuté son périple de praticien de la relation d'aide comme commissaire-adjoint de police (Bruxelles), avant d'obtenir un diplôme en politique de formation et psychopédagogie et un autre en anthropologie sociale et culturelle (UCL), qu'il a lesté, sur le tard, d'un certificat d'université en politiques économiques et sociales (ULB) afin d'y voir plus clair. Il a formé et supervisé de nombreux psychothérapeutes plus de vingt cinq années durant et consacré ces trois dernières années à l'écriture d'une main courante de 1.350 pages, une sorte de « procès-verbal » (dont tout le monde sait qu'ils sont écrits) relatant ce en quoi il croit, ce qu'il pense de la situation actuelle du Monde dans lequel il vit, et ce que tout praticien de la relation d'aide devrait savoir pour guider ses ouailles vers un « mieux-être au Monde ». Vous trouverez (bientôt) cet écrit en libre accès sur son site mantika.world.

Il existe également une version papier bellement illustrée de son pensum. Vous pouvez l'acquérir en contactant Raymond par écrit, en lui téléphonant ou par skype. Il l'a écrit 220 jours durant et recommande au lecteur d'y consacrer autant de temps, question de l'assimiler, de le critiquer, de s'en distancier, etc. Bref, de l'employer « analytiquement ». Il rêve que son écrit soit une sorte de « thérapie par la lettre » préparant à une éventuelle « thérapie du contact » en face à face avec un praticien, afin d'éviter de tourner en rond de longues années, voire une vie durant. Lui-même qualifie sa démarche d'écriture comme une « circumambulation d'un diseur de bonnes aventures ». D'une part, parce qu'il sait combien il est utile de tourner en ronds pour peu qu'on en sorte. Et, d'autre part, parce qu'il s'est intéressé en tant qu'anthropologue à la dimension symbolique de l'homme, et qu'il en est venu à développer le concept de « roues de sagesse ». Celles-ci qualifient une série



d'outils permettant de centrer un discours, et de concevoir une idée qui s'exprime par une (plus ou moins) bonne aventure existentielle. Il existe de fort nombreuses « roues de sagesse ». Parfois elles peuvent être imagées. C'est le cas du « jeu de tarot ». Parfois elles sont de purs symboles graphiques, pensons au « yi-king » ou aux « runes ». Parfois une formule concise suffit à les exprimer, telle celle d'Einstein disant que l'Energie (E) égale la Masse (M) que multiplie le carré de la vitesse de la lumière (C). Ou le Aum indien chanté A, O, OU, U, M (chantez chacun de ces sons et vous constaterez que vous offrez votre cœur au monde). Et, tout au long des centaines de pages que compte son œuvre, il emploie diverses roues de sagesse pour nous faire comprendre « ce dans quoi on tourne », « ce qui fait fonctionner la machine », la matrix de nos vies et de la société qui nous sert d'écrin ... Tout à la recherche d'imbriquer le collectif (Alfred Adler et al.), l'individuel (Sigmund Freud et al.) et le spirituel (Carl Gustav Jung et al.) en un tout cohérent, nous d'orienter nos permettant à chacun individuellement et à tous collectivement pas vers le « vivre d'une bonne aventure », chacun pour soi et tous ensemble.

Et, entre l'individuel et le collectif, il a souligné l'importance du « couple ». Eh oui! Nous venons d'un couple et la plupart d'entre nous aspirent à vivre en couple, ne serait-ce qu'avec eux-mêmes ... Là, c'est plus spirituel, mais c'est quand même d'un couple qu'il s'agit! Il fait débiter « cette aventure-là » par le couple parental et « le fruit de leurs entrailles », puis vient le couple fœtus/placenta, le couple bébé/maman, etc. Pour finir par le couple que forme tout être individuel/individu avec son environnement sous toutes ses formes (l'autre, les autres, le grand autre, le Monde, l'univers). C'est dire combien « aimer » est important : s'aimer pour devenir soi-même (Je deviens Moi) ; aimer l'autre pour s'entendre suffisamment avec lui.elle pour s'unir et donner naissance à ce qui nous transcende et nous unit (le troisième terme de la trinité ... l'amour!?) ; aimer la collectivité à laquelle on appartient peu ou



Mantika

Raymond De Mey

prou (par le langage commun, les mœurs, etc.) et pouvoir l'étendre à d'autres, voire à l'humanité entière. Tout ça!

Voilà ce curieux homme qu'est Raymond, un « sorcier de la relation d'aide » comme il aime se nommer tout en arborant, le disant, un demi-sourire qui signifie qu'il s'en moque et qu'à la fois, il l'est bel et bien devenu! Car, le voilà qui veut se remettre à l'ouvrage et « engager une nouvelle fournée » de praticiens, les glissant dans son athanor alchimique (un petit four qu'employaient les alchimistes d'antan) pour les cuire à point et leur permettre d'intervenir juste là où le bât blesse dans un Monde qui s'annonce en clair obscur par un confinement qui nous précipite vers nous-même et, à la fois, vers « tous les autres » ; un Monde qui, après avoir goûté à la globalisation, ne parviendra probablement plus jamais à se refermer sur lui-même et à se donner à croire que l'autre ne lui ressemble en rien : le Monde est devenu « Un » par le force d'un Grand

Marché ...

... Dont il faudra, certes, revoir la copie, dès lors que les prémices en étaient quasi exclusivement commerciaux, financiers et géopolitiques. Un Grand Marché Globalisé (que la CE a copié servilement, il est attristant d'en convenir) qui a loupé une marche en oubliant qu'il était, par ailleurs, essentiellement constitué des particules élémentaires que sont chacun d'entre nous ... Et des microbes divers qui nous habitent : on vient de s'en rendre compte !

Un ensemble où se passe, au niveau du plus petit (l'individu et ce qui l'habite), ce qu'il se passe au niveau du plus grand (la collectivité humaine, l'humanité). Et inversement ! Et qu'il convient d'unir harmonieusement pour faire advenir « le miracle d'une seule chose » ... L'Unus Mundus ... N'en déplaise à d'aucuns qui ont rêvé de s'en émanciper pour le gouverner de main ferme en vertu de leurs propres objectifs ... Comme s'ils n'avaient plus aucun compte à rendre à quiconque et que, dès lors, ils étaient devenus des extra-terrestres !

Bref, ce Monde-là est les « aliens » qui croyaient le régenter, nous le quittons, le confinement nous y oblige. Et Raymond vous attend de pied ferme de l'autre côté du miroir que lui a tendu le Monde. Car, on en est bel et bien là : un nouveau Monde s'ouvre à nous, tandis que l'autre part en capilotade à chaque pas que nous faisons. Soyez les bienvenus dans le Ray ... Monde ! Plus de détails via mantika@mantika.world ou au 00.32.(0)475.44.10.47 avec la possibilité d'être contacté via FaceTime pour ceux qui ont un Apple ou via Skype : raymond_de_mey

Silvana Minchella

COVID-19 : QUI PAIERA ?

C'est la question qui va se poser dans les semaines qui viennent. Qui va payer pour toutes ces centaines de milliards d'euros que les États distribuent et vont continuer à distribuer ? L'État n'a pas l'argent qu'il distribue. Il l'emprunte. Quasi exclusivement à la Banque Centrale. Mais comment pourra-t-on rembourser ? On entend surtout la crainte de voir les impôts exploser. Et la crainte parfois, ce fantasme revient à chaque crise, d'un "prélèvement exceptionnel" très élevé sur les actifs financiers au-delà d'un certain seuil.

Nous ne rembourserons jamais la dette liée à la relance post-Covid. Jamais ! Les 30 à 40 % de PIB de dette supplémentaire vont être mis dans une case "dette exceptionnelle". Elle sera détenue par la BCE. Et un jour, coup de baguette magique, on annulera dans le monde entier cette partie de la dette. Le problème, ce n'est pas le déficit "exceptionnel" et la dette "exceptionnelle" liés au coronavirus. Ceux-ci, tout le monde, ou presque, les a. Non, le problème c'est que des pays comme la France qui ont ouvert les vannes encore plus largement, en faisant sauter la digue des 3% de Maastricht, ne vont plus pouvoir les refermer. Il va y avoir un plan "santé" exceptionnel. Un plan "éducation" exceptionnel. Et ainsi de suite ... Et l'exceptionnel va devenir la règle ! Et c'est là que ça bloque ! L'Allemagne et les pays d'Europe du Nord qui vont reprendre tranquillement le chemin de la bonne gestion des finances publiques ne vont pas accepter que nous créions chaque année de l'exceptionnel. Pour le coronavirus, oui. Mais pour le reste, non ! Apprenez à mieux gérer vos finances, vont-ils nous dire. Et ce jour-là, ça va coïncider... Rassurons-nous, un peu, on n'y est pas encore. Mais, heureusement, le coronavirus ne va pas toujours être là pour servir de prétexte à une gabegie budgétaire annoncée.

On vous le dit depuis plusieurs jours. Le darwinisme économique. Exemple ? Amazon ! Amazon écrase tout ou presque sur son passage. Les entreprises licencient ? Amazon recrute à tour de bras.

175 000 personnes en quelques jours. Ils n'arrivent pas à répondre à la demande. Et le cours monte, monte, monte ! 1140 milliards de \$ de capitalisation. Record historique ! Une ombre au tableau tout de même : le e-commerçant américain a été condamné par le tribunal de Nanterre à ne livrer que les produits alimentaires, de santé et d'hygiène. L'hélicoptère *Helicopter money*. C'était une théorie un peu farfelue il y a encore quelques semaines. Le coronavirus est arrivé et l'argent a commencé à tomber du ciel. Ce sont plutôt... des Canadiens que des hélicoptères, mais *Helicopter money* est devenu le terme qui illustre cette masse d'argent qui tombe directement sur les comptes des particuliers. Les banques centrales distribuent de l'argent aux banques. Elles distribuent de l'argent aux États, indirectement, en rachetant leurs dettes. Elles distribuent de l'argent, aux entreprises, toujours indirectement en rachetant leurs dettes. Mais cela ne suffit pas ! Il faut relancer la consommation et compenser la perte de pouvoir d'achat liée à la crise. Et on va donc plus loin. Les États, et la France, une fois de plus en pointe pour ce type d'initiatives, distribuent de l'argent. Beaucoup d'argent. De plus en plus d'argent. Mais il y a deux problèmes.

Le premier c'est qu'une fois qu'on commence à distribuer de l'argent, il est difficile d'expliquer à ceux qui vont en réclamer qu'on ne peut plus le faire. Si cette distribution d'argent devient un "acquis", sachant qu'en France on ne revient jamais sur les "acquis", la situation va être compliquée à gérer. Le deuxième problème, c'est qu'à force d'avoir répété aux gens "nous sommes en guerre", les ménages français ont fini par y croire. Et, les Français, ceux qui le peuvent évidemment, chacun en fonction de ses revenus, ont décidé, pour l'instant, de ne pas dépenser leur argent, mais de le planquer sous leurs matelas, ou plutôt l'équivalent aujourd'hui du matelas en temps de guerre, le livret A. Certes, les Français ne consomment pas et épargnent parce que nous sommes en confinement, mais ils épargnent aussi parce qu'on leur a dit "nous sommes en guerre".

Si vous vous inquiétez pour Amazon et Netflix, sachez que le cours d'Amazon a enregistré un nouveau record avec une hausse de plus de 4%. Pour Netflix c'est encore 3% de hausse aujourd'hui et un nouveau record aussi. Le Nasdaq, l'indice des valeurs technologiques américaines, a encore progressé aujourd'hui de 1.66% et n'est plus qu'à quelques pourcents de son record d'avant crise. C'est intéressant : les valeurs technologiques américaines sont devenues des valeurs refuges. Cette habitude en Occident d'opposer l'économie à la vie. L'économie, c'est aussi la vie. Sans croissance, pas d'emplois. Sans emplois, pas de revenus. Et comment vit-on sans revenus ?

Victor Ntacorigira



UN PEU D'HUMOUR AU TEMPS DU CORONA
(même si ce n'est pas de la culture !)

Excursion d'aujourd'hui
Visite guidée
Départ à 8 h 30 de la salle de bain
Arrivée à la cuisine où nous prendrons le petit déjeuner
Après le petit déjeuner, nous visiterons les chambres
Ensuite, réalisation d'un atelier nettoyage.
A 13 h, repas dans la cuisine
A 14 h 30, sieste sur le canapé
A 16 h, visite du salon où un thé avec biscuits sera servi.
A 17 h, visite libre du couloir.
Retour vers 18 heures.
Bon voyage !

XXXXXXXX

Beaucoup d'entre nous possèdent un expert en confinement à domicile.
En langage courant, cela s'appelle un ado. N'hésitez pas à le consulter.

XXXXXXXX

Pensez à essayer vos jeans de temps en temps,
le pyjama est traître.

XXXXXXXX

De temps en temps, j'ouvre mon armoire,
je regarde mes robes et je leur dis : "On va se revoir bientôt".

XXXXXXXX

Allez, il est bientôt 22 heures et après cette grosse journée,
j'enlève mon pyjama de jour et je mets mon pyjama du soir.

XXXXXXXX

Bon, il est 22h30,
je vais aller me coucher car demain je passe la journée sur le canapé.

XXXXXXXXXX

Publication spéciale consommation.
Je viens de congeler du PQ
On ne sait jamais !

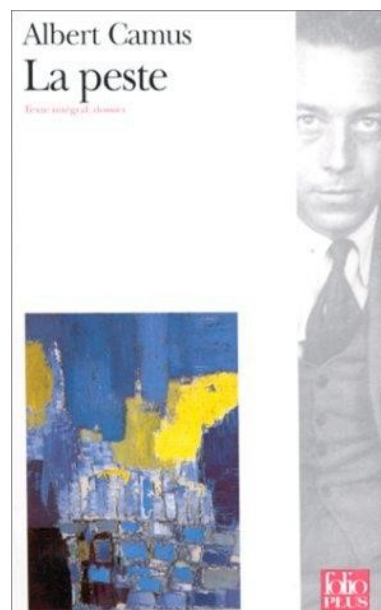
XXXXXXXX

Suite au coronavirus,
il n'y a plus que six nains avec Blanche Neige,
Atchoum a été placé en quarantaine !

LA PESTE DE CAMUS, NOTRE CORONAVIRUS ?

Le livre est épuisé, suite à la pandémie qui l'a fait lire ou relire, mais si vous l'avez dans votre bibliothèque, n'hésitez pas à mettre la main dessus : il préfigure parfaitement notre confinement et montre nos héros quotidiens à l'œuvre. Ce sont les mêmes symptômes de société qui y sont analysés. Avec une rare justesse. Un texte prophétique.

Pourquoi relire ce livre qui décrit une épidémie de peste à Oran, en Algérie, dans les années 1940 ? Beaucoup d'entre nous ont lu ce roman publié en 1947, où Albert Camus s'inspire d'une épidémie qui se propagea quelques années plus tôt sur la côte algérienne, d'abord à Oran, puis à Alger où elle fit de nombreuses victimes. Nous avons lu ce roman parce que nos professeurs de français nous l'imposaient pour illustrer la pensée de l'auteur : l'absurdité du monde, ici terrassé par un fléau aveugle contre lequel personne ne peut rien, ni les médecins qui comptent les morts, ni l'Eglise qui les enterre.



Le mal du siècle

Un terrible fléau qui emporte tout sur son passage, riches et pauvres (mais les pauvres en premier lieu), enfants et vieillards, faibles et vaillants. C'était le mal du siècle, le destin aveugle qui frappait impitoyablement, malgré les prêches ou les vaccins de fortune. Rappelons-nous : la contagion avait commencé par les rats qui sortaient des caves, et elle s'était rapidement propagée à travers la ville, s'étendant comme une bourrasque depuis la périphérie. Comme l'ombre de la mort qui s'était déployée dans la Bible sur la cité de Pharaon, en n'épargnant que les portes marquées du sang d'un agneau.

Sauf que dans *La Peste* de Camus, aucun sang n'épargne aucune porte. C'est une peste laïque qui se répand sauvagement et qui alors nous ennuyait, nous autres adolescents, parce que jusqu'au Covid-19, nous n'avions connu aucune épidémie qui nous tînt confinés pendant si longtemps. Ni aucun confinement d'ailleurs. A relire ces pages, on est frappé par les similitudes entre la claustration d'alors et la nôtre : les portes de la ville qui se referment soudainement, la difficulté, voire l'impossibilité d'en sortir, les différentes façons de réagir au mal par le déni (celui des jeunes), le dédain, la magouille, la panique, la fuite. On est frappé par le nombre des décès publiés chaque jour comme aujourd'hui. Ou par l'engagement des médecins appelés à lutter contre le fléau. En l'occurrence, le Dr Rieux qui tient la chronique de cette épidémie pas comme les autres. C'est un des héros du quotidien et il y en a d'autres dans le livre.

On est frappé par tous ces personnages qui réagissent chacun à leur manière, et dans lesquels chacun de nous pourra se retrouver. Qu'il s'agisse du docteur Rieux qui chaque soir fait le tour des patients, de son ami Tarrou qui s'associe à ses consultations, du journaliste Rambert qui renonce à fuir la ville pour rejoindre sa fiancée, du fonctionnaire Grand qui s'acharne à peaufiner une phrase au milieu de la tourmente, ou encore de Cottard qui profite de la peste pour faire des affaires.

La peste brune

Ce Cottard nous rappelle d'ailleurs que le livre fut écrit pendant et après la Seconde Guerre mondiale, car le personnage illustre le collaborateur de l'époque, qui tire profit de la misère d'autrui pour s'enrichir. Aujourd'hui, ce sont les hackers. Un lecteur un peu attentif n'aurait aucune peine pour reconnaître dans ces milliers de corps enterrés à la sauvette, couche après couche sur des lits de chaux vive, le souvenir des camps de la mort. D'autant plus que, les fosses étant comblées, on va brûler les corps décharnés dans des fours crématoires et que la suie se répandra à proximité, avec son odeur infâme.

Jamais Camus ne fait allusion à la guerre qui sévissait alors, mais il l'a avoué dans ses *Carnets* : cette peste qui s'empare de la ville, c'est aussi la peste brune, le nazisme qu'il évoque en sourdine et qui a commis ses ravages en Europe. Qui l'a forcé à s'exiler en France (il était né dans l'Algérie française) pour y faire de la résistance et pour y contribuer à l'organe de presse *Combat* en tant que journaliste clandestin.

Reste le combat, précisément, que se livrent Rieux, engagé corps et âme contre la peste, et le prêtre Paneloux, qui voit dans cette peste le fléau de Dieu destiné à châtier les incroyants. On voit comment ces deux hommes finiront par lutter ensemble contre le mal, Paneloux étant déstabilisé par la mort

affreuse d'un enfant et finissant lui-même par mourir, parce que sa foi a changé. Parce que l'affaire de Dieu est devenue l'affaire de tous et que Paneloux y a découvert la solidarité humaine, la seule chose qui vaille la peine. « *Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser* », conclut Rieux. La solidarité était la seule profession de foi de Camus.

Pour ces raisons, vous relirez *La Peste*, comme je l'ai relue, avec une passion dévorante. C'est un roman qui nous parle d'aujourd'hui avec les mots d'hier. Un roman qui a valu à son auteur le Prix Nobel de littérature en 1957. Il le méritait sacrément.

La Peste de Camus publiée en Folio, Gallimard, n°42 - 279 pages.

Michel Lequeux

folio classique

CONTRE VENTS ET MARÉES

“ Elle aurait voulu encore faire tant pour eux, mais elle se retrouvait elle aussi pieds et poings liés, livrée au bon vouloir de ces bourreaux aveugles. Elle aurait été capable de soigner les blessures les plus atroces, mais cette injuste impuissance ne l'empêchait-elle pas de trouver à nouveau les mots pour les rassurer?” Mais que fait Violette, fraîchement mariée à Louis Grandville, au Touquet sur le front ? Au cœur d'un monde en guerre (nous sommes en novembre 1914), la jeune femme n'en mène pas large dans cette lourde tâche qu'elle s'est assignée : soigner les blessés aux souffrances physiques et morales incommensurables ! Sur place, elle ne tarde pas à découvrir également le peu de considération de ses supérieurs pour les traumatismes d'ordre psychologique causés par l'intensité des combats... Généreuse et déterminée, Violette réussira-t-elle au passage à sauver Paul, le grand frère de son amie Alice, qui a été blessé à Ypres ?

“Refusant l'archétype de la jeune bourgeoisie docile, que la société bien-pensante de son temps voudrait lui imposer, Violette est bien déterminée à prendre son destin en mains.”, nous révèle la quatrième de couverture du roman “Contre Vents et Marées” de Marie-Isabelle Tasset, auteur vivant à Liège ayant fait des études de Lettres, dont le premier roman “Les petits galets” est une intrigue à la fois psychologique et policière.

Psychologique, le mot est lâché, mot qui caractérise aussi cette véritable odyssée que nous propose Marie-Isabelle, odyssée nous faisant voyager par monts et par vaux, Alexandrie et Le Caire représentant pour notre héroïne des étapes d'importance où elle vivra quelques péripéties dignes d'un roman de Harlan Coben ou de Michael Connelly. Peut-elle se fier à Gab Sednaoui, journaliste égyptien en reportage, dont elle fait subitement la connaissance à Alexandrie ? Celui-ci ne manque pas de charme et son discours se révèle souvent flatteur.

De la pensée positive, sa puissance, Violette en aura bien besoin au cours de ce périple et le lecteur ne peut que se laisser entraîner dans son sillage, l'auteur nous offrant au passage quelques petits bouts d'histoire sur les lieux que visite la jeune femme, de courtes détentes dans sa vie d'aventurière. D'une écriture très maîtrisée au scénario bien ficelé, “Contre Vents et Marées” préfigure également à sa manière la révolution psychanalytique, l'ouvrage débutant par cette citation : “Quand tu regarderas le ciel, la nuit, puisque j'habiterai dans l'une d'elles, puisque je rirai dans l'une d'elles, alors ce sera pour toi comme si riaient toutes les étoiles. Tu auras, toi, des étoiles qui savent rire !” Le petit Prince, Antoine de Saint-Exupéry, une introduction originale avant que le lecteur n'embarque lui aussi contre vents et marées en compagnie de l'intrépide Violette. Si intrépide que cela ? A vous de le découvrir et en vous souhaitant bon voyage avec ce roman non exempt de belles réflexions philosophiques !

Editions Acrodacrolivres – 204 pages

Thierry-Marie Delaunois



MA FOLIE ORDINAIRE

Que se passe-t-il quand vous avez l'impression de ne plus exister au monde ? De vous diluer dans une séparation que vous n'avez ni voulue ni maîtrisée ? Broyer du noir...

Tel un naufragé, Eric va trouver refuge auprès d'une psy et se voir emmener vers des rivages dont il ne soupçonnait pas l'existence, pour le meilleur et pour le pire...

Bienvenue dans une tranche de vie ordinaire...

Eric a 49 ans. Sa vie ne lui plaît pas. Ce n'est qu'un juste retour des choses puisque celle-ci ne lui fait pas de cadeaux... enfin, si, elle lui en fait, mais ils sont pourris : des boulots sans intérêts mais faut bien bouffer, lui qui est accro au sexe, il n'a droit qu'à des amours contrariées, déçues, gâchées, et puis il y a ses TOCS... Eric sombre alors dans un désespoir qu'il essaye de noyer dans l'alcool et les médicaments.

Ses proches lui conseillent de consulter un psychiatre. Eric hésite ... pour finir, de guerre lasse parce qu'il n'en peut plus de cette vie qui se fout de lui, il décide de prendre rendez-vous chez une de ces "consolatrices des âmes".

Il va rencontrer une psychanalyste aux méthodes très particulières. Elle va lui faire découvrir, presque par hasard, l'écriture ! Un don qui couvait en lui à son insu. Et là, l'homme se révèle, il sera écrivain.

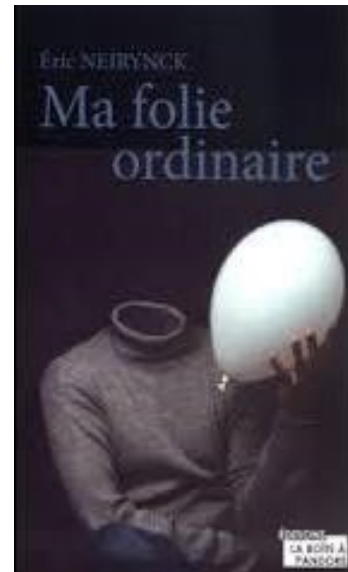
L'écriture d'Eric Neiryneck est simple mais d'une redoutable efficacité ! Vive, incisive, sans détours et sans tabous, parfois brutale, souvent crue voire crade, elle vous percute de plein fouet et tant pis... ou plutôt tant mieux si elle choque le politiquement correct, ce fils légitime de la pensée unique ou de la "bienpensance". Un livre jouissif que je vous recommande chaudement.

Extrait : *Les premiers mots mirent un temps fou pour sortir, j'étais comme tétanisé, j'avais peur. Peur d'être mal compris, peur d'être jugé. C'est vrai, comment ne pas écrire ce qui a déjà été écrit, comment être original ? J'aurais voulu écrire Love Story ou Titanic. Je sais, c'est con et beaucoup d'entre vous trouveront cela cliché, voire nul. Mais soyons honnêtes. Oui, même vous Messieurs ! Qui n'a pas versé une larme quand Ryan O'Neal se retrouve seul dans ce parc enneigé alors qu'il vient de voir mourir Ali MacGraw ? Ou encore lorsque Kate Winslet s'aperçoit que Leonardo Di Caprio est mort, et qu'elle lâche sa main tout en le regardant s'enfoncer dans les abîmes ?*

- Bon, d'abord vous devez savoir que je ne me suis pas posé de questions et que j'ai écrit un truc où je me suis imaginé en héros d'une histoire comme celles que j'aime lire. Oh je n'ai pas voulu copier ou écrire à la manière de... mais je me suis dit que pour un début, il valait mieux rester dans ma zone de confort et écrire sur ce que j'aimais ...

Editions La boîte à Pandore - 117 pages

Alain Magerotte



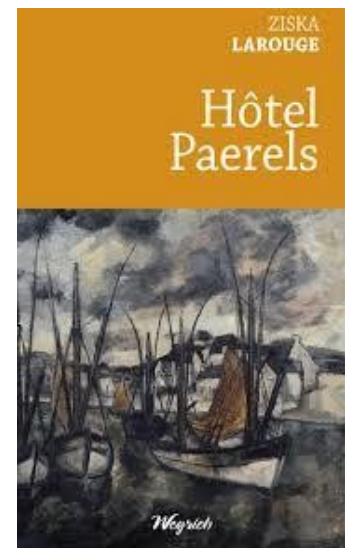
HÔTEL PAERELS

Suite au décès de ses parents, un apprenti comédien, Antonin, se retrouve seul avec son petit frère Barnabé dit Barnie.

Après avoir raté une audition à Paris et perdu la trace de Luce, l'amour de sa vie, il suit deux inconnues (Claudie et Coline) jusqu'à Ostende où il se fera engager dans un Casino. Dans la ville portuaire, il se lie d'amitié avec Doritos, un maître Yogi, et fait la connaissance de Geert, le père de Claudie, une sorte de brute à l'humeur girouette surtout depuis qu'il a perdu sa femme dans un accident dont il est responsable et qui l'a laissé boiteux...

Une grand-mère fantasque, Mammyris, qui ment sur son état de santé et voit sa caisse d'assurances se retourner contre elle.

Cette même grand-mère s'évade de sa maison de retraite (tenue par Madame Chiourme la bien nommée) et chope, dans le Casino en question, un sac orange plein de billets appartenant aux frères M dits "Rapetout", des roumains qui font partie d'une mafia...



Ces mêmes roumains qui passent des réfugiés en Angleterre et font payer un impôt aux pêcheurs du "vistrap" auxquels ils réclament une dîme contre le droit d'exercer, sont persuadés que c'est Antonin qui a piqué le sac et se lancent à sa poursuite.

Il y a aussi Pierre-Johan Ramielle, un sympathique retraité, et son chien, Salchicha ... Pierre-Johan Ramielle... ça ne vous dit rien ?... Cela ne vous rappelle-t-il pas le nom d'un acteur français ?... Allons, cherchez bien... si je vous parle d'une anagramme ...

Voilà, tous les ingrédients sont en place pour nous offrir un chouette petit roman à l'écriture soignée par Ziska Larouge qui vous tient en haleine jusqu'au bout grâce à des personnages pittoresques qui se croisent sur la côte à l'Hôtel Paerels.

Willem Paerels (1878-1962) est un artiste peintre mais c'est aussi ... l'aïeul de l'auteure !

Extrait : Plutôt que de rejoindre ma mansarde, je décide d'aller prendre l'air. Je fulmine. J'ai omis d'emprunter un livre à Pierre-Johan, alors que m'enfoncer dans l'histoire d'un autre m'aurait offert l'espace-temps nécessaire pour trouver le sommeil sans me laisser envahir par ma réalité. Réalité à laquelle, Pierre-Johan a beau dire, je serai seul à devoir faire face. A combien se monte la prise en charge frauduleuse d'une pseudo Alzheimer par la Sécu pendant plusieurs années ? Je n'ose y songer. Cette journée, comme les précédentes, n'en finit plus. Elle m'a apporté son lot d'émotions et j'ai besoin d'y réfléchir, de me poser quelque part sur le sable et, pourquoi pas, de crier mon découragement à la mer, qui, quoi qu'il advienne, ne cessera d'aller et venir pour m'inviter à la relativité.

Editions Weyrich - 204 pages

Alain Magerotte

JEUX DE MAINS

Après deux années d'interruption, le tueur en série qui donnait des sueurs froides au célèbre Inspecteur Principal David Corduno et à son équipe décide de refaire surface afin de poursuivre sa danse macabrement perverse. Le point commun de la sixième victime avec les précédentes ? Une nouvelle phalange emportée, mais à la main gauche cette fois.

Le sang froid de Corduno va être mis à rude épreuve au cours de cette enquête bruxelloise ponctuée de traits d'humour et de bains de sang.

Voilà un thriller d'Yves Laurent qui vous prend aux tripes dès les premières lignes. L'histoire se passe à Bruxelles où des crimes particulièrement atroces sont commis. Mais qui est donc ce "fou furieux" qui non content de massacrer ses victimes, prend un plaisir malsain à les dépiauter ! Et ce n'est pas tout, c'est à un véritable jeu du "cours toujours après moi... tu ne m'attraperas pas" qu'il engage avec l'inspecteur David Corduno.

Ce dernier, une épée cependant, se sent humilié et malgré tous les efforts qu'il met en œuvre avec son équipe, il arrive chaque fois trop tard et découvre avec effroi un membre de la victime précédente accroché ou carrément inséré dans celle qu'il découvre.

L'assassin semble bien connaître son traqueur, serait-il un proche de Corduno ? Aussi les soupçons passent-ils de l'un à l'autre de ses collaborateurs. Le machiavélisme du tueur ne connaît pas de limites et notre brave inspecteur boira le calice jusqu'à la lie en découvrant... ce que vous découvrirez en lisant cet exaltant thriller qui, je le rappelle, a obtenu au mois de février dernier le Prix de la librairie Mot Passant attribué au meilleur thriller de l'année 2019 et, croyez-moi, c'est amplement mérité.

Yves Laurent, je devrais plutôt dire Yves (Vandeberg) et Laurent (Vranjes) (même si le livre donne l'impression d'avoir été réalisé par une seule personne tant l'osmose entre les deux hommes atteint la perfection) en sont à leur premier essai et l'on peut parler d'un véritable coup de maître !

"Jeux de mains..." appelle une suite dont vous devinerez facilement le titre... "Jeux de vilains..." évidemment. Une suite en préparation que les nombreux lecteurs attendent avec l'impatience que l'on devine !

Editions Esfera - 374 pages

Alain Magerotte

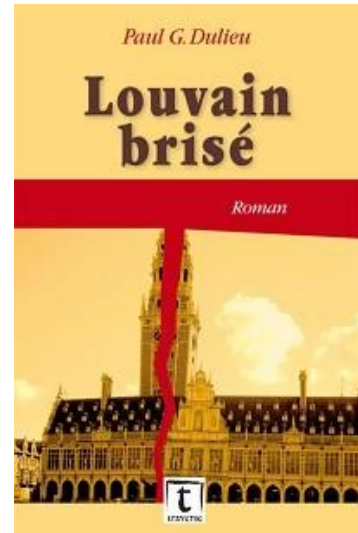


LOUVAIN BRISÉ

L'épisode dit du *Walen Buiten* est un moment crucial de l'histoire communautaire belge, qui a mené à la scission de l'Université de Louvain. Il a engendré à la fois la création de nouveaux partis à base communautaire et est également à l'origine de la sécession des partis traditionnels en une aile francophone et néerlandophone. In fine, l'évènement a été le baril de poudre qui a mené à la réforme institutionnelle de 1970, retenue comme étant le premier pas vers la fédéralisation de l'Etat Belgique. Dans cette ambiance particulièrement tendue, Paul G. Dulieu situe son roman et passe en revue une année au cours de laquelle une bande d'étudiants brûle sa jeunesse par les deux bouts et parle de leurs parents à l'instar de croulants qui ne comprennent rien au monde. Quant au contexte international, la guerre froide plombe la diplomatie, les juntas militaires sévissent en Amérique latine et le Vietnam multiplie l'engagement américain multiplie les exactions. La révolution des mœurs, la contestation tous azimuts et la spontanéité de certains échanges forment un climat à nul autre pareil, rythmé par la musique de Beatles, des Stones et des Pink Floyd. Tandis que les parents s'indignent, la jeunesse danse dans les salles enfumées, boit et fume des joints. Une décennie inscrite dans le marbre du XXe siècle !

Ed. Traverse – 226 pages

Paul Huet

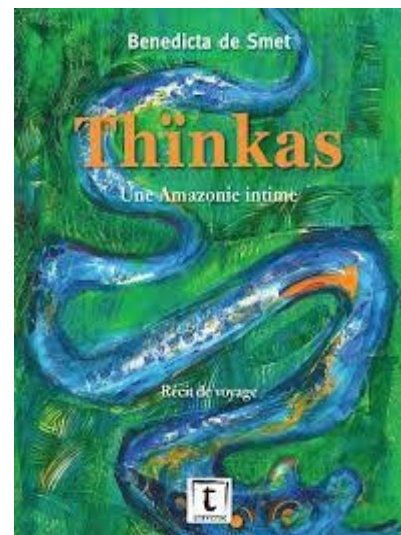


THÏNKAS

Un récit de voyage est souvent l'occasion d'exposer une aventure plus secrète. L'étrangeté des lieux, des rencontres et la distance permettent des révélations que le voyage autorise d'évoquer sous le couvert de ... la découverte. Il en est ainsi avec « Thïnkas », qui plonge Benedicta de Smet au cœur d'une Amazonie intime, où elle fait la renaissance d'elle-même. Son désir d'exploration ne se limite pas au seul désir de connaissance, mais à une quête spirituelle. L'*ayahuasca* ou chamanisme amazonien l'a longtemps intriguée. Partie loin de chez elle, elle a vécu une expérience extraordinaire, compliquée, difficile et passionnante, entourée d'indigènes qui la traitaient d'*Apach* (ou étrangère). La pauvreté et la rudesse étaient bien éloignées du mythe du *bon sauvage* si cher à Rousseau. Sur place, elle a découvert un monde mutilé par l'extractivisme minier et la déforestation massive du poumon vert. Même si elle finit par revenir en Belgique sans avoir pu accomplir pleinement ses recherches, elle a trouvé ce qui la faisait vivre, cette lumière au fond de son être qui brille et qui continue de briller. Rude et vertigineux périple, « Thïnkas » s'écarte des photographies touristiques et renvoie la réalité d'une terre mutilée par la faute des hommes, mais surtout une plongée cathartique qui déploie des forces anciennes par l'expérience de rites locaux, dont l'absorption d'une potion à base de liane hallucinogène. Voilà le carnet d'une bourlingueuse, certes. Mais pas que cela !

Ed. Traverse – 174 pages

Daniel Bastié

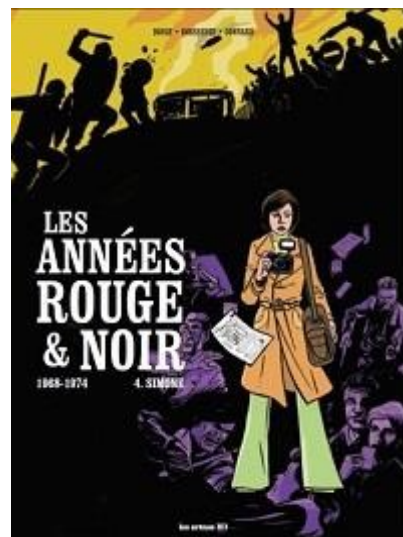


LES ANNÉES ROUGE ET NOIR – SIMONE

Quatrième et dernier tome d'une saga initiée par le trio Pierre Boissérie (scénariste), Didier Convard et Stéphane Douay (dessinateurs). Nous revoilà à la fin des sixties, alors que mai 68 bat son plein. Dans ce contexte particulièrement agité, les pavés volent à tout-va et le gaullisme commence à battre de l'aile. Dans les hautes sphères de l'État, on se défie toujours autant des communistes. Aimé Bacchelli, héritier d'une droite rancie, continue de tirer les ficelles et détient des fiches contenant des secrets concernant une grande partie de la population. Face à lui, Simone Baroux, journaliste à *L'Objectif*, reçoit d'une source anonyme des dossiers relatant le passé trouble de ce dernier. Durant la guerre, il aurait collaboré avec l'occupant. En faisant fi de toute prudence, elle décide de rédiger une série d'articles visant à faire tomber l'ignoble individu. Ce roman graphique nous raconte par le petit bout de la lorgnette une page tumultueuse de l'histoire de France et relate des événements (partiellement de fiction !) s'étalant du mouvement étudiant de 1968 à la victoire électorale de Giscard d'Estaing en 1974. Une saga sur les Trente Glorieuses qui se greffe d'un bon thriller politico-historique bien mieux qu'un cours scolaire sur les bancs d'école ou qu'un documentaire poussiéreux en noir et blanc !

Ed. Les Arènes – 56 pages

Amélie Collard



les arènes

L'AUBE À BIERKENAU

Décédée à Paris en 2017, Simone Veil demeure une des femmes insignes qui ont marqué le XXe siècle, visage représentatif de celles et de ceux qui ont travaillé à l'édification d'une Europe moderne et unie. David Teboul a eu à cœur de l'interroger sur sa jeunesse et sa déportation dans le camp d'Auschwitz-Birkenau. Une période particulièrement difficile pour une famille traquée, contrainte de se cacher et de changer d'identité. Néanmoins, en 1944, elle est contrôlée en pleine rue et arrêtée. Elle transite par Drancy, avant d'être expédiée à Birkenau, où elle reçoit le matricule 78651, qui lui est tatoué sur le bras. Afin de pouvoir travailler, elle ment sur son âge. Libérée par les alliés, elle regagne une France mutilée, sans rien oublier. « L'aube à Birkenau » est le fruit de trois longues années de travail. Il en ressort un livre qui revient sur l'Effroyable. Au-delà du témoignage personnel, il s'agit de parler de ce que certains hommes sont capables de faire lorsqu'ils sont saisis par une folie destructrice. Simone Veil narre ici son enfance et l'impact de l'épreuve des camps sur le reste de son existence. On le sait, de 2001 à 2007, elle a présidé la Fondation pour la mémoire de la Shoah, dont elle a été par la suite présidente d'honneur. Exemple de résilience, elle a accepté en décembre 2004, sur la proposition d'Alain Genestar, directeur de Paris Match, de retourner à Auschwitz avec cinq de ses petits-enfants. Pour elle, il s'agissait d'un devoir de mémoire. A cela, elle a vécu la création de l'Etat d'Israël avec une intense émotion et y a effectué plusieurs voyages. Enfin, elle confesse avoir perdu tout sens de l'humour. Les brimades subies en ont fait une femme intérieurement violente, qui refuse de perdre son temps à des choses futiles et qui porte haut le flambeau de la dignité.

Ed. Les Arènes – 282 pages

Paul Huet

Récit
recueilli
par
David
Teboul

Simone L'aube Veil à Birkenau



MA GRANDE FAMILLE

La mère de l'autrice est morte au début de l'été et les funérailles ont eu lieu en famille. Quand est venu le moment des hommages, Karin Bojs s'est adressée à tous afin d'évoquer la défunte et rappeler à quel point elle était formidable. Pour les enfants de sa sœur Anita, elle a réveillé des souvenirs heureux, dont ceux contenus dans un cahier intime. Du coup, elle s'est posé la question de son ascendance au-delà de la sphère connue et a choisi de partir à la recherche de ses aïeux. La généalogie permet de remonter le temps. Aujourd'hui, l'ADN autorise des avancées inconnues voilà trente, quarante ou cinquante ans. L'occasion de découvrir ses origines et de s'apercevoir qu'on les partage avec une énorme partie de l'humanité. Journaliste scientifique, Karin Bojs a pris le parti d'écrire un livre sur les Sapiens, nos ancêtres à tous, et de narrer leur histoire à partir de l'Afrique, berceau de tout. Ensuite, ce peuple s'est dispersé pour se multiplier, se développer, acquérir maintes techniques, passer de la vie nomade à la sédentarisation, assimiler le travail de la terre, maîtriser l'élevage et bâtir des cités. A la lumière des connaissances les plus récentes, elle narre un périple extraordinaire, les débuts de la poterie, le premier chien apprivoisé, les changements climatiques. De cette époque lointaine, qui remonte à 54.000 ans avant notre ère, seuls les Sapiens ont survécu en s'adaptant et en usant de leurs facultés d'apprentissage et de leurs données cognitives. Dans cet arbre généalogique foisonnant de sangs mêlés, de mutations génétiques, de hasards autant que de nécessités, voilà notre présent qui se profile à l'aulne d'un méga melting-pot de familles composées et séparées. Au demeurant, « Ma grande famille » se veut de la vulgarisation qui ne sombre jamais dans le ridicule et qui se lit avec la facilité d'un roman. Mieux qu'un cours de rhétorique !

Ed. Les Arènes – 480 pages

André Metzinger



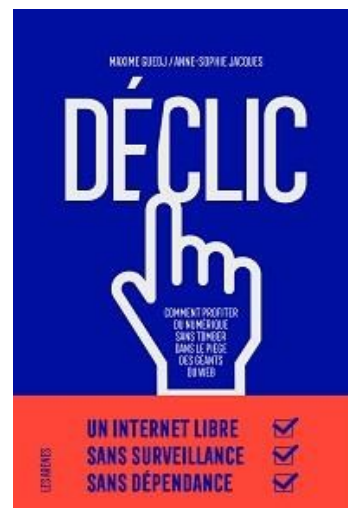
les arènes

DÉCLIC

On le sait, Internet bouffe nos données privées pour en faire un gigantesque business. Que fait-il de cette manne ? Sommes-nous fliqués à chaque *clic* de souris ? Pire, nous livrons une série d'indices de manière parfaitement consciente, en abreuvant les sites d'images, de renseignements intimes, sans songer que (peut-être ?) un jour tout se retournera contre nous. Maxime Guedj et Anne-Sophie Jacques se sont interrogés sur l'utilisation massive d'Amazon, Facebook et autre Netflix et de leur répercussion sur notre vie privée. Véritable manuel d'autodéfense du citoyen connecté, « Décllic » a été conçu sous la forme d'un ouvrage pratique face aux intrusions massives des cadors de la toile. Si jamais ils ne fustigent l'utilité de travailler via le Net, ils mettent en garde contre certaines dérives et recentrent le débat sur l'utilité ou non de se livrer béatement en pâture aux entreprises qui raffolent de notre ingénuité, de notre addiction ou de notre admiration. Bien entendu, l'utopie des débuts a bien vite cédé la place aux premières critiques et aux mises en garde. Révolution technologique, le Web phagocyte surtout nos existences ! Pour étayer leurs propos, les auteurs sont allés à la rencontre de celles et de ceux qui font du système un bien commun, un outil d'émancipation et de démocratie, pour voir si l'une ou l'autre alternative existe. A partir de fiches pratiques et de solutions concrètes, ils proposent une riposte énergique qui, à défaut d'endiguer toute intrusion, la ralentit et permet d'échanger, de s'informer et d'agir autrement. Bref, ils proposent de profiter du numérique sans tomber dans les pièges des géants d'Internet et de surfer sans surveillance ni dépendance. Avis aux amateurs !

Ed. Les Arènes – 238 pages

Sam Mas

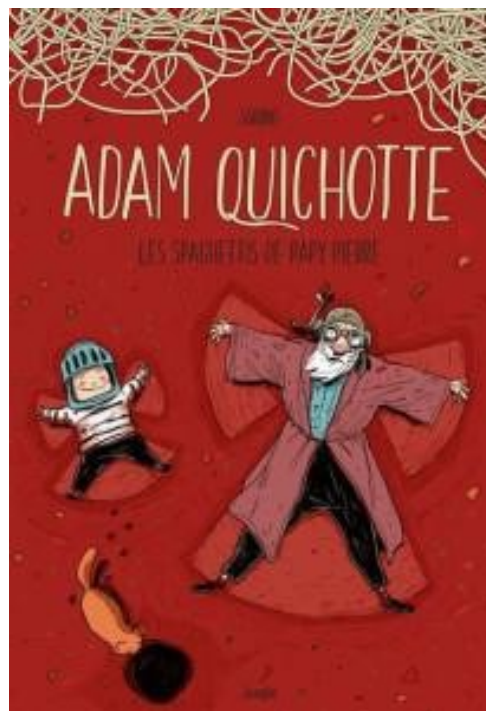


ADAM QUICHOTTE – LES SPAGHETTIS DE PAPY PIERRE

Adam est un aventurier en culotte courte. Un vrai de vrai ! De ceux qui ne craignent rien et sont prêts à aller au bout du monde pour réaliser une quête. Lorsque papy Pierre lui laisse un post-it, qui lui demande d'aller chercher une série d'ingrédients pour préparer des spaghettis, il n'hésite pas une seule seconde. Accompagné du bon vieux chat Panza, il fait preuve d'un courage peu ordinaire. Il monte à l'assaut d'une planète inconnue, croise un oiseau bizarre, nage sous les eaux, voyage en montgolfière, gravit une montagne qui est en fait un monstre aux dents acérées, se fait agresser par des chauves-souris, explore un tunnel et revient à la maison sur un canot. Il achève sa course dans le chariot d'une grande surface, tandis que son grand-père fait les courses. Bien sûr, tout n'était qu'un rêve ! Stedho donne vie au monde imaginaire du jeune Adam avec une succession d'images colorées, qui se distribuent dans un cadre qui ressemble à une bédé, mais sans phylactères. C'est donc au lecteur d'imaginer les événements qui se multiplient et de prêter la parole au protagoniste. Ce choix délibéré possède la vertu de susciter la réflexion et d'être abordé par les plus petits qui ne savent pas encore lire. Adam Quichotte se veut une aventure fantastique et émouvante, pleine de choses magiques, féériques et, parfois, un peu terrifiantes qui aident à grandir et qui prouvent qu'il n'y a pas d'âge pour être vaillant. Du moins dans les rêves de chacun !

Ed. Steinkis – 64 pages

Daniel Bastié



STEINKIS

LA BARONNE DU JAZZ

Née Kathleen Annie Pannonica Rothschild en 1913, Pannonica de Koeningswarter est la fille de Charles Rothschild, l'une des plus grandes fortunes au monde. Jeune femme d'une grande beauté, elle s'éprend en 1935 d'un jeune militaire français, le baron Jules de Koenigswater, du même niveau social qu'elle. De leur union naissent six enfants. Après la guerre, le couple s'installe à New York, mais tout les y oppose. La jeune femme refuse d'entrer dans le rang et préfère la compagnie des artistes à celle des diplomates. Personnalité flamboyante, elle rayonne, laissant son époux vaquer à ses occupations. Très vite, elle se révèle d'une immense générosité, se faisant le mécène de plusieurs créateurs, dont de nombreux jazzmen. En pleine ségrégation entre blancs et noirs, son comportement fait tache. Bud Powell, Thelonious Monk, Charlie Parker, Art Blakey, Dizzy Gillespie et beaucoup d'autres trouvent en elle une amie, un soutien et une confidente sincère. Stéphane Tamaillon et Priscilla Horviller livrent ici un biopic servi par une narration drôle, pétillante et émouvante. Une bédé qui ne se prend jamais la tête et qui revient sur une personnalité oubliée, qui a contribué à doter le jazz d'une aura indiscutable.

Ed. Steinkis – 160 pages

Daniel Bastié



FALLOUJAH : MA CAMPAGNE PERDUE

Feurat Alani est correspondant de presse, spécialisé dans le Moyen-Orient. Régulièrement, il collabore avec différents médias, tout en écrivant des scripts qu'il confie ensuite à d'autres artistes. Avec « Falloujah : ma campagne perdue », il revient sur la ville de son enfance. De ses vacances. La terre de ses parents. Le berceau de sa famille. Une ville comme il en existe beaucoup en Irak. Puis, la guerre met tout à mal. A mesure qu'il y retourne, il découvre le désastre du conflit du début des années 2000. Une métropole ravagée. Une population meurtrie. Une violence absurde avec l'usage de bombes à phosphore blanc et d'uranium, qui peut être assimilé à un crime contre l'humanité. Le constat est terrible : des bébés malformés et des cancers. Halim s'est chargé de mettre en cases les phylactères imaginés par l'auteur et nous sert une bédé en noir et blanc, qui sert à la fois de témoignage et de mise en garde. Le passé et le présent se confondent, l'enfance et l'âge adulte également. Le ton est dur et se veut une leçon d'Histoire sur une époque chaotique du XXI^e siècle, tout en expliquant de quelle manière une situation mortifère a permis l'émergence de Daech. Un récit bouleversant, à la fois personnel et vrai. Une documentation ad hoc pour comprendre ce qui s'est réellement passé sous le régime de Saddam Hussein !

Ed. Steinkis – 126 pages

André Metzinger

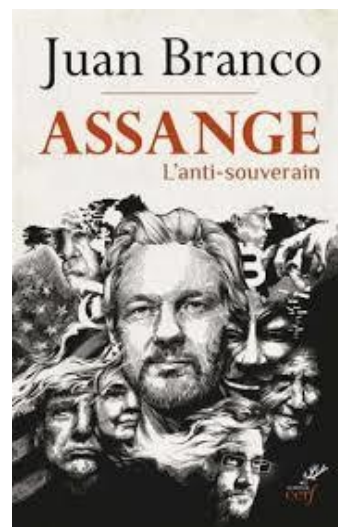


ASSANGE, L'ANTI-SOUVERAIN

Que s'est-il passé pour que, en moins d'une décennie, l'un des chantres de la liberté devienne l'ennemi public numéro Un ? Pour bien comprendre la situation, Juan Branco, proche conseiller de Julian Assange, prend la plume et explique le parcours de ce dernier. Tout débute avec la création de Wikileaks, organisation non gouvernementale en 2006 et dont la raison d'exister consiste à offrir une fenêtre aux lanceurs d'alerte. Autrement dit à toute personne, groupe ou institution qui ayant connaissance d'un danger, un risque ou un scandale adresse un signal d'alarme et, ce faisant, enclenche un processus de régulation, de controverse ou de mobilisation collective. Bien entendu, la publication de documents confidentiels ne plaît pas à tout le monde. Dans un premier temps, Assange se voit courtisé par certains médias, reçoit de nombreux prix de journalisme et est pressenti pour le Prix Nobel de la Paix, avant d'être accusé de trahison par les Etats-Unis. La CIA en fait sa cible. Il s'enfuit à Londres et trouve refuge à l'ambassade d'Equateur, astreint à ne pas bouger de son lieu de retraite, constamment surveillé de l'extérieur par des *hommes en noir*. En 2019, la police britannique l'arrête, avec l'aval de son hôte équatorien. Manu militari, elle le place en détention. Une épée de Damoclès pèse sur lui : plus de cent cinquante ans de prison ! Ce livre ne se veut ni une apologie de l'homme ni une remise en question de son action. Il explique de quelle manière Julian Assange a vécu une chute vertigineuse, sans doute conscient dès le départ du risque encouru ? En s'appuyant sur ses expériences au Quai d'Orsay autant qu'à la Cour pénale internationale, l'auteur lève plusieurs coins du mystère. Bien entendu, on saisit d'emblée son message : sauver le plus grand lanceur d'alerte de notre époque et mobiliser l'opinion publique !

Ed. du Cerf – 494 pages

Paul Huet

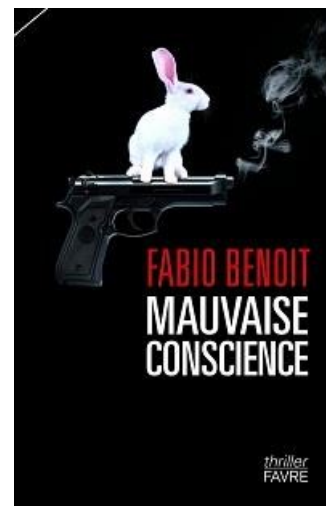


MAUVAISE CONSCIENCE

Polar complexe, « Mauvaise conscience » nous entraîne dans les méandres d'une série d'affaires qui pourraient toutes être en corrélation. L'histoire commence avec des voitures qui sont fracturées dans le parking d'un immeuble. Dans le coffre de l'une d'entre elles se trouvait la comptabilité d'un homme d'affaires peu scrupuleux. Fort vite, un maître-chanteur se manifeste et, pour le faire taire, l'industriel fait appel aux services d'Angel, un nettoyeur. En parallèle, des dossiers liés à une potentielle menace terroriste ont également disparu. De quoi mettre la police sur les dents. Le milieu lyonnais y serait-il pour quelque chose ? Vers quoi se dirige-t-on ? Intervient alors Nono, un tueur qui élimine avec précision tous les témoins. Pour endiguer une folie qui se répand, une procureure aux méthodes peu orthodoxes bouscule les règles en usage. Au jeu de la manipulation, du mensonge et de la violence, il reste peu de place pour les états d'âme et l'éthique. Fabio Benoît signe un roman mené à toute vitesse, avec un dénouement à la déflagration surprenante et des situations à la fois réalistes et serties d'un humour qui permet de lever le pied de l'accélérateur d'un bolide lancé à deux cents à l'heure. Un livre qui s'inscrit dans la juste continuité de « Mauvaise personne », sorti en 2018 chez le même éditeur et rédigé par le même auteur. Avis aux amateurs !

Ed. Favre – 328 pages

Amélie Collard



L'ODYSSÉE DU PLASTIQUE

Le plastique est partout. Même au fond des océans. Dans le ventre des poissons ! Une marée polluante qui nuit à l'écologie autant qu'à la santé. Un constat qui implique des actions urgentes pour la sauvegarde de la planète. Le livre « L'odyssée du plastique » relate le combat mené par une équipe partie en croisade sous l'impulsion de Marco Simconi, entrepreneur généreux qui a consacré sa réussite professionnelle à une action d'autant plus nécessaire qu'urgente. Scientifiques, photographes et artistes ont uni leurs efforts sur le long terme, afin de proposer des solutions innovantes et limiter l'impact de ce polluant utilisé au quotidien et devenu un véritable fléau pour notre avenir. Le navigateur Eric Loizeau narre le récit de ce combat de David contre Goliath sans jamais baisser les bras et montre quelques avancées prometteuses, entre joies et doutes, dangers et moments de grâce. Cet ouvrage se veut à la fois empreint de beauté lorsqu'il dévoile des coins paradisiaques, mais n'occulte jamais les dégâts causés par le manque de vigilance des humains, leur déni ou leur je-m'en-foutisme. Or, on le sait, la terre n'appartient à personne, puisque nous en sommes les locataires sans pouvoir prétendre à un quelconque titre de propriété la concernant. Informer et sensibiliser, voilà les deux buts avoués de cet album qui combine photographies couleurs et prose. Si on n'avise pas, on peut déjà affirmer que les déchets plastiques ne feront que croître de manière exponentielle. Parmi les solutions suggérées, une machine qui recycle ces derniers pour les transformer en diesel. Vrai, les résines sont issues de produits intermédiaires (éthylène, propylène, acétylène, benzène, etc.), dont les matières premières sont le pétrole. Mettre l'intelligence des hommes au service de l'écologie, voilà un pas à franchir. Reste à y injecter des moyens financiers !

Ed. Favre – 192 pages

Paul Huet

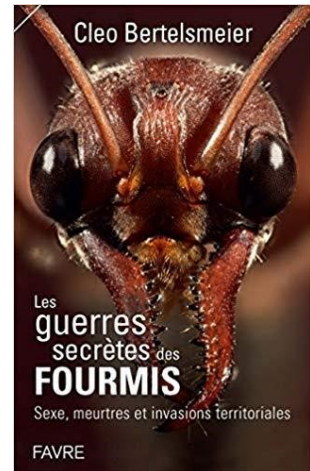


LES GUERRES SECRÈTES DES FOURMIS

Par la faute des fabulistes, les fourmis ont acquis une réputation peu enviable. Ils la racontent notamment peu prêteuse (La Fontaine). Existe-il une once de vérité dans tout ce que ces récits populaires colportent ? *Rien !* répondent les entomologistes. De surcroît, il n'existe pas de fourmi solitaire. Elles vivent en société, en suivant une organisation extrêmement précise, avec une hiérarchie dès la naissance, allant des ouvrières aux soldats. L'observation révèle chez elles une faculté d'adaptation qui s'apparente étrangement à ce qu'on appelle l'intelligence. Disciplinées et dévouées, elles sont prêtes à mourir pour leur colonie. A tous niveaux, les conflits existent. Entre sexes, entre clans, avec d'autres espèces. Pour mener le combat, les fourmis déploient de vraies stratégies militaires, des attentats-suicides ou la mise en place d'un système d'esclavage pour les sujets vaincus. Ces différends sont au cœur des recherches actuelles et suscitent l'étonnement autant que la fascination. Finalement, le monde des fourmis n'a pas fini de nous éblouir et nous renvoie le reflet de certains comportements proches des nôtres. Cleo Bertelsmeier est enseignante à Lausanne et connaît sur le bout des ongles l'univers des fourmis. Elle nous livre ses observations de manière didactique, avec des parties du texte en gras et des photographies qui permettent de découvrir certaines variétés. Voilà donc une introspection dans les fourmilières comme si nous y étions. Un ouvrage passionnant de vulgarisation qui raconte des histoires de sexe, de meurtres et d'invasions territoriales. A vous de voir !

Ed. Favre – 216 pages

Daniel Bastié

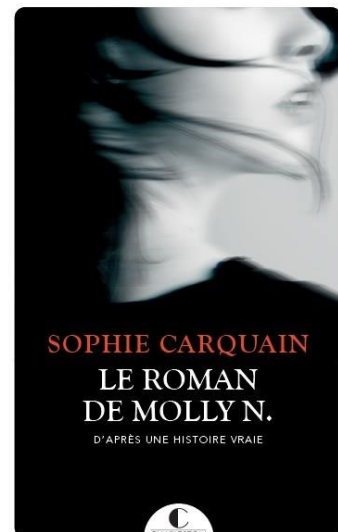


LE ROMAN DE MOLLY N.

La dessinatrice Molly Norris de Seattle a été menacée de mort par Al Qaida, qui l'accuse d'être à l'origine de la seconde affaire des caricatures de Mahomet, caractérisée par la journée du 20 mai 2010 intitulée « Jour où tout le monde dessine Mahomet ». Mouvement qui a suscité, notamment au Pakistan, des réactions extrêmes et violentes. La tête de l'artiste a naturellement été mise à prix, frappée par une fatwa pour motif de blasphème. Face à des menaces réelles de mort, elle a intégré un programme de protection des témoins mis en place par le FBI, afin de changer d'identité et de lieu de résidence. Sophie Carquain s'est inspirée de cette histoire vécue (et dont on a peu parlé chez nous !) pour écrire son dernier roman. Une tâche ardue, puisqu'elle a dû imaginer le nouveau vécu d'une femme partie sans laisser de traces, qui vit toujours et qui n'existe plus sous son nom. Quant à investiguer ? Les connaissances n'en savent pas davantage que l'écrivaine et Internet a été nettoyé par les agents fédéraux. Au-delà du récit d'une *évasion*, l'autrice a cherché à entrer dans la tête de Molly, en spéculant ses réactions, en sondant de quelle manière on tient le coup lorsqu'on vit pareille situation et quels états d'âme exprime-t-on ? Une enquête fascinante qui porte le lecteur à l'autre bout du monde et qui rappelle que la liberté d'expression est un droit bien mal acquis partout !

Ed. Charleston – 408 pages

Paul Huet



BLESSURES DE VIE

Vivre dans la résilience revient à vivre au ralenti. Si on peut déménager, quitter une région ou divorcer, on ne se débarrasse pas aussi facilement de son passé. Le mental ne ment pas et le corps somatise les blessures passées. Lorsque nous sommes touchés dans notre essence intime, nous réagissons souvent mal. A moins d'être totalement paralysés. Le chemin vers la guérison peut s'avérer long et douloureux. Il passe par une perspective de reconstruction. Le livre de Vincent Aveni est un guide vers nous-mêmes et surtout vers la compréhension de la relation qu'on entretient avec notre corps, nos émotions, nos douleurs et notre psyché. L'idée est d'apprendre au lecteur de quelle manière reconnaître les traumatismes qui s'inscrivent dans sa chair. L'auteur nous saisit par la main et cherche à répondre aux questions qui permettent de puiser ce qui est nécessaire pour abandonner un calvaire. On l'oublie trop souvent, mais notre enveloppe charnelle ressemble à une espèce de parchemin qui conserve toutes les marques accumulées au cours d'une existence. Etre en harmonie avec soi-même, c'est se rendre compte qu'on ne doit pas faire fausse route, qu'il importe de s'accorder avec son esprit et d'enclencher un processus harmonieux de guérison. Il a découpé son ouvrage en cinq gros chapitres : *le lien au corps, le paradis perdu, la séparation, la reconnexion et la guérison*. Comme l'affirmait Lao Tseu : *Le but n'est pas le but, c'est la voie !*

Ed. Favre – 222 pages

Sam Mas

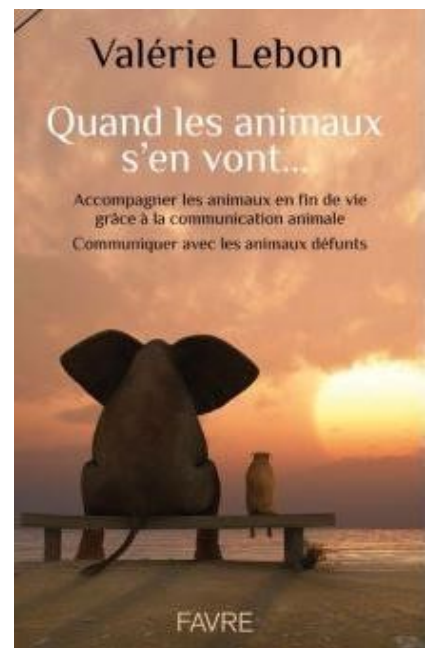
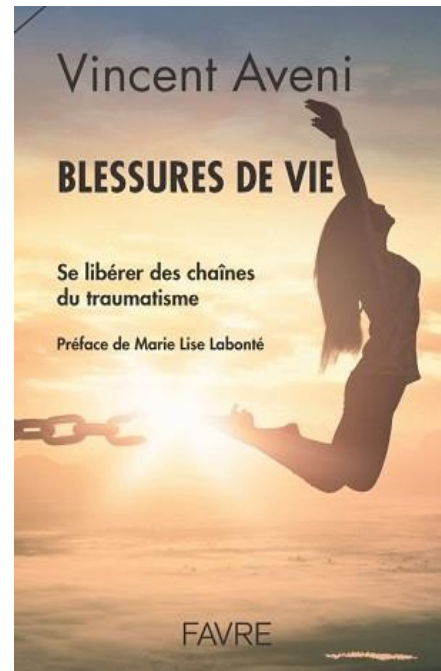


QUAND LES ANIMAUX S'EN VONT...

Les animaux de compagnie sont partout. Aujourd'hui, on considère qu'ils intègrent un quart des foyers européens et qu'ils font partie active de nombreuses familles, choyés, chouchoutés, aimés. La perte de l'un d'entre eux s'assimile à une catastrophe. A un véritable deuil. On pleure le disparu. On le regrette comme un être à part entière. Ce livre apporte un éclairage sur cet inévitable déchirement. Titulaire d'un diplôme d'assistante vétérinaire, Valérie Lebon a travaillé durant vingt-deux ans dans des cabinets privés et au CHUV. Attirée depuis toujours par la cause animale, elle s'est orienté vers la communication et consulte chaque jour depuis une décennie. Elle affirme que ses contacts avec ses patients à poils ou à plumes s'opèrent grâce à la télépathie, méthode qui lui a enseigné que le décès n'est qu'une transition vers une autre dimension, en dehors de l'enveloppe charnelle. Voilà une vision à saisir ou à rejeter. Si ce discours peut être d'un immense réconfort pour les maîtres endeuillés, il laissera dubitatif plus d'un. Au fil des chapitres, elle développe, explique, témoigne. « Foutaise ! » diront certains. Ce livre n'est évidemment pas pour eux et qu'ils passent leur chemin. A chacun de formuler un avis ...

Ed. Favre – 204 pages

Sylvie van Laere

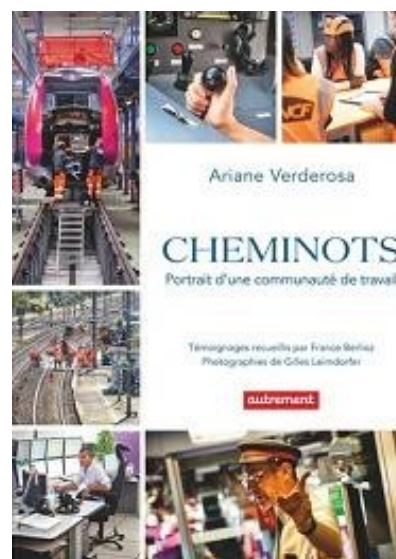


CHEMINOTS : PORTRAIT D'UNE COMMUNAUTÉ DE TRAVAIL

Les cheminots font partie d'un des groupes sociaux les plus en vue. Un monde qui souvent intrigue ou fascine. Qui sont-ils ? Que font-ils ? Ce livre relève le défi de répondre à ces questions. Non pas en affichant une analyse sévère du métier, mais en racontant ce qui fait la singularité de cette profession. Il s'agit néanmoins de relever une série de règles, de moyens de fonctionnement et un esprit grégaire. En suivant un dispositif convenu, tous œuvrent pour la satisfaction d'une clientèle éparse, allant de l'ouvrier au cadre, du vacancier au retraité. Bien sûr, les préceptes se veulent loin d'être arbitraires, puisque régis en amont par une équipe de direction, des chefs et des contrôleurs. Enfin, un job d'humanisation, puisqu'il sert à faciliter la vie de la communauté, en offrant un moyen de transport efficace et fiable. Un étonnement : le terme « cheminot » désigne moins une fonction que l'appartenance à une structure qui délivre le service ferroviaire. Sans se vouloir exhaustif, ce livre passe en revue tout ce qui est lié de près ou de loin à ce métier : horaire, uniforme, corporation, formation, etc. par le truchement d'une myriade de témoignages glanés sur le terrain par Ariane Verderosa. De nombreuses photographies en couleur de Gilles Leimdorfer émaillent ces pages. Loin des préjugés et des stéréotypes, cet album livre un point de vue singulier et un éclairage à part sur un groupe de travail encore trop mal connu.

Ed. Autrement – 144 pages

Daniel Bastié



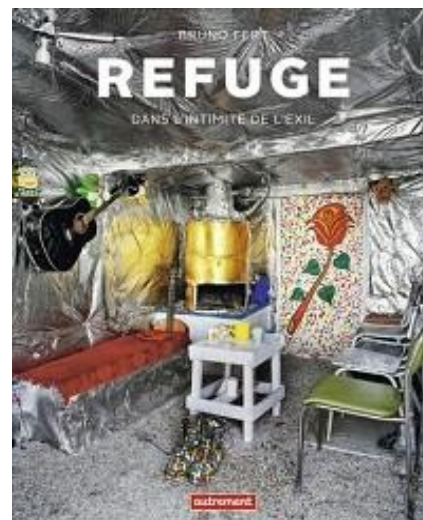
autrement

REFUGE

Les médias nous rappellent chaque jour la crise migratoire. Il y a encore peu, les journaux faisaient les gros titres en annonçant que le président Erdogan avait ouvert les frontières turques pour laisser les migrants affluer en Grèce. Gestion humanitaire à assurer dans l'urgence, ras-le-bol des habitants, élans de solidarité, relance des extrémismes nationaux ? Il ne s'agit pas de prendre position, mais de relever le quotidien de ces femmes et de ces hommes qui ont tout quitté pour aller ailleurs, risquant leur vie en traversant des zones hostiles, affrontant la peur et la misère et subsistant de débrouille. En Italie, en France ou en Allemagne, Bruno Fert est parti à leur rencontre, afin de photographier leur habitat. Qu'il s'agisse d'une tente, d'une chambre ou d'une cabane. Il en ressort des clichés sans empathie, qui témoignent d'une dure réalité. Alors que la plupart des citoyens européens cherchent un confort de plus en plus pointu et agrémenté de technologies, d'autres se contentent de l'élémentaire. Des refuges durables ou momentanés, dans lesquels ils s'installent en plantant leurs marques, en y mettant d'eux-mêmes et en ajoutant le *plus* qui en fait un *chez eux* bienvenu. L'idée de cet album consiste à montrer une réalité souvent éludée par la presse et à plonger le lecteur dans un monde qu'il ne connaît pas, pour lui permettre de s'identifier et de se mettre à la place de ces étrangers en observant leur lieu de vie. La démarche est à la fois belle et pédagogique. Surtout utile !

Ed. Autrement – 128 pages

André Metzinger

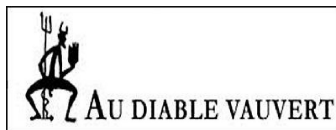
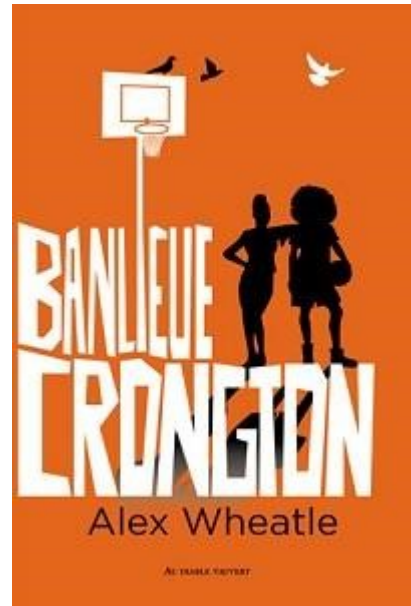


BANLIEUE CRONGTON

La vie d'Alex Wheatle ressemble à un roman et il n'est pas étonnant que l'on puisse retrouver des bribes de celle-ci dans les ouvrages qu'il a rédigés depuis la fin du XXe siècle. Des livres qui réinventent la langue et qui plongent dans le quotidien londonien avec des personnages haut en couleur, dont certains pourraient être sorti des films de Ken Loach. Si la réalité sociale se veut loin d'être amène, il la ponctue d'humour pour échapper au marasme des banlieues, avec un taux de chômage explosif, des laissés-pour-compte et une violence qui sourd derrière chaque porte close. L'occasion de retrouver à nouveau la jeune Mo, coincée sous un ciel gris entre une mère aimante et le *jules* de cette dernière, qui n'hésite pas à la frapper pour soulager ses besoins ou lorsqu'il a trop bu. Heureusement, elle peut toujours compter sur Naomi et Elaine, ses meilleures amies. Le jour où Lloyd, le mec qui campe chez elle et qui occupe le lit de sa maman, s'en prend à son intimité, elle rumine des idées de vengeance, car elle n'est pas de celles à baisser le front ni à se résigner ! Si la saga Crongton relève de l'imaginaire, il pourrait néanmoins s'agir de quartiers d'ici ou d'ailleurs. Surnommé le *barde de Brixton* par la presse britannique, l'auteur a également été DJ, a travaillé comme consultant pour la série « Small Axe » et s'est produit sur scène dans un one-man-show. Selon diverses sources, ses ouvrages seraient en passe d'être adaptés en série pour le petit écran. Au final, une histoire assez dure qui nous parle d'amitié, de déchaînements brutaux et de baumes pour cicatiser toutes les blessures de l'existence. Une lueur d'espoir émerge de ce monde de brutes !

Ed. Au Diable vauvert – 366 pages

Paul Huet

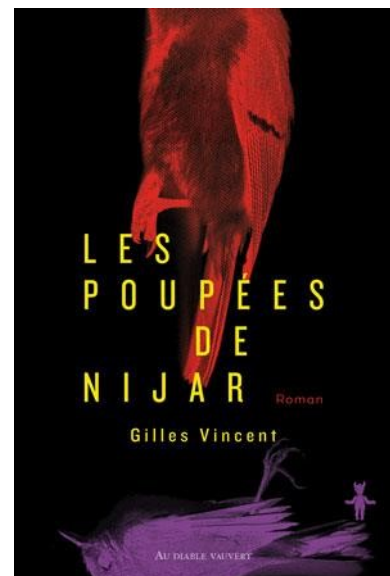


LES POUPÉES DE NIJAR

Níjar est une ville de la province d'Almeria située en Andalousie (Espagne), aussi connue pour ses serres incandescentes qui répandent une nappe de plastique sur plusieurs kilomètres et où s'activent des travailleurs principalement venus d'Afrique, prêts à s'esquinter la santé pour un salaire de misère. Dans ce cadre singulier, Gilles Vincent plante le pitch de son dernier roman. Tout débute lorsque des enfants sont kidnappés sans raison apparente et dont les corps sont retrouvés suspendus à des branches ... comme des fruits mûrs ou des poupées désarticulées. Thomas Volner, photographe dépêché par son patron afin de réaliser un reportage-dénonciation sur des conditions agricoles inhumaines, est brusquement interpellé par ces meurtres mystérieux. Petit à petit, il se prend au jeu de remonter des semblants de pistes et de trouver des témoins. Face à un émoi grandissant, il soupçonne de vieilles rancœurs davantage que l'œuvre d'un maniaque. Tuer des gosses revient surtout à anéantir des parents. Et si l'ombre du franquisme avait fomenté un plan machiavélique ? Pour cerner le profil psychologique du coupable et mettre un terme à ses exactions, il convient de circonscrire le mobile. Or, sans mobile, rien ou peu de choses ne peuvent être mises en place ! L'auteur signe un polar noir de noir et ose ce que beaucoup regimbent à formuler : assassiner des gamins ! Depuis l'affaire Dutroux, en Belgique, un pas supplémentaire a été franchi dans l'horreur !

Ed. Au Diable Vauvert – 366 pages

Daniel Bastié



LES BALLERINES VERTES

Les couples s'essouffent parfois. Souvent ? Usés par l'habitude, le ronron. Comment relancer une passion sur le point de s'étioler ? Rose, mariée trop jeune, suggère à Pierre, son époux, un break. Elle étouffe et fait appel à sa compréhension. Elle demande trois mois pour tout remettre en question, sauver ce qui peut encore l'être. Moins de cent jours pour aller ailleurs et retrouver une part d'elle-même. Ce reste de jeunesse endormi et qu'elle souhaite réveiller. Pour ce faire, elle part au Brésil et a décidé de se remettre à la samba, pratique abandonnée depuis son adolescence. Toutefois, une condition lui est imposée : se faire accompagner par Stan, le secrétaire de son mari, chargé de veiller sur elle dans un pays considéré comme extrêmement violent. Pourtant, dès son arrivée à Rio, Rose embrasse le rythme de la ville, s'y fond comme si elle y avait toujours vécu. Elle s'intègre dans l'univers de la nuit, des salles de danse et y rencontre des personnages envoûtant tel ce professeur charismatique et mystérieux. Enivrée de liberté, elle oublie rapidement les raisons qui l'ont amenée à tout abandonner et à renaître pour s'épanouir pleinement sans contraintes. Assez vite, une nouvelle routine s'impose à elle et son désir d'évasion s'érode. Des lettres de Pierre ravivent en elle les heures de félicité avec lesquelles elle se surprend de vouloir renouer. Solveig Vialle peint un portrait de femme moderne, qui mord dans la vie pour progresser, secouée par des sentiments contradictoires, bercée de passions foisonnantes et grisée par l'appel de l'inconnu. Il s'agit également d'une étude méticuleuse de la psychologie féminine et qui évite l'aspect caricatural.

Ed. Léo Scheer – 224 pages

Sylvie Van Laere

SOLVEIG VIALLE

LES BALLERINES VERTES

roman



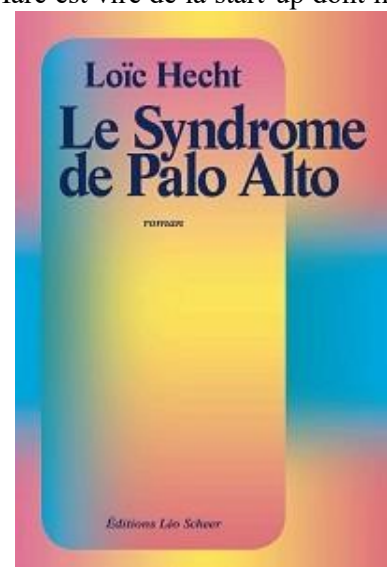
*Éditions
Léo Scheer*

LE SYNDROME DE PALO ALTO

La Silicon Valley est le lieu de tous les mythes. Ceux de la fortune, de la réussite et des innovations technologiques. Dans les coulisses, la réalité est tout autre et se révèle la pire des chiennes. A Palo Alto, au Sud de San Francisco, siège social de nombreux géants du Web, Marc est viré de la start-up dont il est le créateur, poussé vers la sortie par ses associés. Bien entendu, il rumine des idées de vengeance. Ses rares instants de répit, il les consacre à des discussions tarifées avec Luz, une jeune colombienne qui gagne sa vie en proposant des shows sexy sur la toile. Peu à peu, elle l'entraîne dans sa haine contre un concurrent qui sévit sur les réseaux sociaux. Un combat qui donne progressivement l'idée à Marc de s'inspirer de *Virus*, un groupuscule d'activistes anti-tech et anticapitaliste pour s'attaquer à ses anciens collègues. Loïc Hecht s'est immergé de longues semaines dans le monde de cette industrie et a enquêté sur le terrain auprès de plusieurs employés pour livrer un récit choral impitoyable qui met à mal les rouages du système. Face à une structure libérale impitoyable, il interroge le lecteur sur les limites à poser et raconte de quelle manière chacun est assujéti à une servitude de plus en plus imposée par la société moderne. Terrifiant !

Ed. Léo Scheer – 400 pages

Daniel Bastié

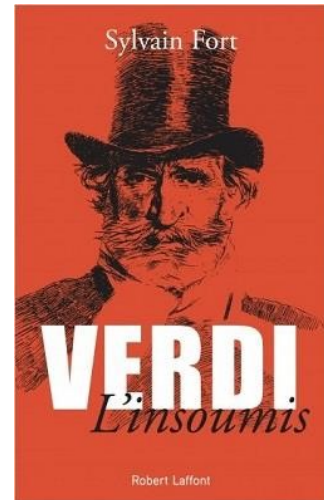


VERDI, L'INSOUMIS

L'œuvre de Verdi ne serait pas ce qu'elle est sans l'homme ni son vécu. La littérature abonde concernant son travail et sa biographie, car ses opéras ne cessent de passionner, vecteurs de nombreuses impressions, d'une écriture à la fois forte et raffinée mise au service de sujets universels, du faible et de l'opprimé, refusant de s'établir dans les codes de son époque et ceux voulus par les puissants impresarios. Grâce à son talent, le compositeur a pu s'élever au-dessus de la mêlée, demeurer fidèle à ses engagements et ne pas se corrompre en suivant les modes. Il a toujours été l'insoumis de son adolescence, bardé d'une solide formation et confronté à la dureté de son temps. En ce sens, il s'est écarté des chemins balisés par ses prédécesseurs et a tenu à exprimer la condition humaine avec un naturaliste qui pourrait le rapprocher de Zola. Il a fait entrer un souffle nouveau dans l'univers des planches en exaltant les passions et en invitant la politique et la morale à s'intégrer dans ce que certains voient à tort comme un divertissement lyrique. De son vivant, il a fait l'objet d'une dévotion authentique, poussant les touristes à visiter la maison où il est né. Cet ouvrage n'a pas l'objectif de tout révolutionner, mais de rappeler à quel point le musicien a toujours été un homme debout, rejetant les accommodements et d'une rigueur intransigeante. En cela, certains critiques le comparent à Richard Wagner qui, lui également, a marqué son nom dans le marbre de l'Histoire. Néanmoins, une chose les différencie : Verdi rayonne certes par sa complexité, mais est devenu immortel par le biais de sa simplicité. Ainsi, ses opéras continuent encore de déchirer le voile des préjugés et des apparences, joués dans le monde entier et interprétés par les meilleurs artistes lyriques. Qui ne connaît pas Verdi ? Ne serait-ce que de nom ? Des airs immortels : solos, duos et chœurs !

Ed. Robert Laffont – 224 pages

Daniel Bastié



MAGELLAN

« Magellan » est un récit historique de Stefan Zweig, publié pour la première fois à Vienne en 1928. L'auteur y retrace la vie et les voyages du célèbre navigateur portugais Fernand de Magellan et, en particulier, le premier tour du monde de l'histoire de la navigation et la découverte du passage entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique par la pointe de l'Amérique du Sud, détroit qui désormais porte le nom du célèbre explorateur. Ici, l'art du romancier se déploie avec maestria, revenant sur cette odyssée sans pareille au cœur des affrontements et des rivalités entre grandes puissances du XVI^e siècle. Parti avec près de deux cent cinquante hommes, on sait que le navire est revenu avec une vingtaine d'entre eux et sans Magellan, tué dans le cadre d'un combat avec des indigènes sur une île des Philippines. Cette histoire est aussi celle du destin entraîné par une volonté sans mesure. Un de ces exploits qui, pour Zweig, illustrent à la perfection la conscience novatrice des hommes, prouvant qu'une idée animée par le génie et portée par la passion demeure plus forte que tous les éléments réunis et que, engagée dans l'action, elle peut servir le progrès et les connaissances. Il s'agit ici d'une nouvelle traduction signée Françoise Wuilmart, forte et puissante. Surtout fidèle au texte original, sans fioritures personnelles et sans trahisons.

Ed. Robert Laffont – 344 pages

Daniel Bastié

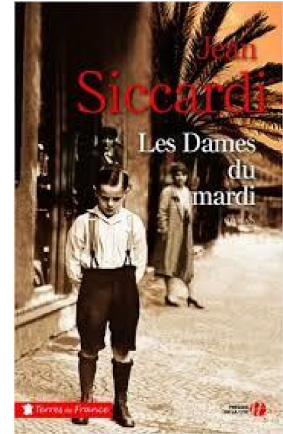


LES DAMES DU MARDI

Jean Siccardi est piémontais et aime sa belle région. Voilà une des raisons pour laquelle il plante ses personnages dans un décor adoré, baignés sous un soleil qui irradie au zénith et une nature sauvage. « Les dames du mardi » raconte le parcours de Vittorio Lombardo, qui s'est ensuite fait appeler Victor Cousin, comte de Valèse, après avoir acquis une fortune totalement fortuite. Au cours de la guerre 40-45, il trouve trois millions de francs dans la carcasse d'un avion britannique abattu. Un magot qu'il se fait un devoir de cacher, afin de le récupérer plus tard et modifier complètement son train d'existence. Une véritable aubaine pour cet orphelin devenu tour à tour gamin des rues, chef de bande qui rançonne les riches pour offrir une vie décente aux déshérités, castagneur lorsqu'il s'agit de s'empoigner avec les gars d'autres gangs, maquisard et porteur de messages dans les Alpes pour le compte de la résistance. Une vie qui s'étale sur un demi-siècle et qui exalte l'accent niçois, avec une truculence avérée, mais aussi beaucoup de dureté, loin des images d'Épinal qui ravivent le goût du pastis à déguster à la table d'une terrasse. Devenu un homme respecté et comme tous les notables qu'il côtoie, il fréquente l'établissement sélect de la coquette madame Juliette. Une maison tenue avec soin et dont les pensionnaires sont triées sur le volet. Parmi celles-ci, il s'éprend d'une belle fille perdue, dont le charme le foudroie. Il y a un peu de Robin des Bois et de Monte Cristo dans ce roman aux relents d'antan. Un zeste de Borsalino aussi ! L'auteur connaît la mécanique d'un récit efficace et s'en sert sans jamais appuyer sur les effets tonitruants. L'écriture est fluide et les descriptions bienvenues, question d'exhumer des images que la plupart des lecteurs ne connaissent pas et qui relèvent du cinéma de papa. Un destin hors du commun et plein de rebondissements, voilà une recette éprouvée par les feuilletonistes, dont l'auteur fait partie !

Ed. Presses de la Cité – 344 pages

Daniel Bastié



ANONYMAT GARANTI

Idée de base originale et roman bien mené : voilà ce que je peux dire de « Anonymat garanti » ou de quelle manière une jeune femme se trouve enlisée dans les filets d'un médecin peu scrupuleux. Au départ, la proposition paraissait alléchante pour Jessica, maquilleuse fauchée et à la recherche d'argent rapide. Elle répond à une étude rémunérée sur l'éthique et la morale, supervisée par un éminent psychiatre. Elle croit qu'elle devra se limiter à quelques réponses par rapport à un questionnaire basique et en étant la plus sincère possible. Très vite, cependant, elle déchant et découvre qu'il n'en est rien. Le sibyllin docteur Shields use et abuse de ses prérogatives, devenant de plus en plus intrusif. Naît de leur rencontre, une joute aussi captivante que malsaine et que le lecteur suit avec malice. Mais ce duel va plus loin que l'affrontement minimal. Le pitch de départ est retourné en cours de récit et se transforme en jeu du chat et de la souris, où le prédateur n'est pas forcément celui auquel on songe. L'approche est osée et glaçante, avec le thème sous-jacent de l'obsession et de la domination. On le sait, attirance et répulsion font un ménage explosif, autant que la notion d'amour et de haine. Au demeurant, il s'agit d'un duel verbal comme on en lit trop peu dans la littérature moderne, sorte de huis clos pernicieux qui prend la forme d'une gigantesque toile d'araignée et qui réclame un vainqueur et un vaincu. Dès les premiers chapitres, on tombe sous le charme et on ne voit pas le temps passer. Le roman se conclut par cette note : Lorsque l'argent croise la morale, les conséquences peuvent mettre en lumière de fascinantes vérités sur la nature humaine ! De loin, on songe aux expériences de Milgram en 1963 sur l'autorité. Mais bon, il s'agit d'autre chose, même si ...

Ed. Presses de la Cité – 472 pages

Paul Huet

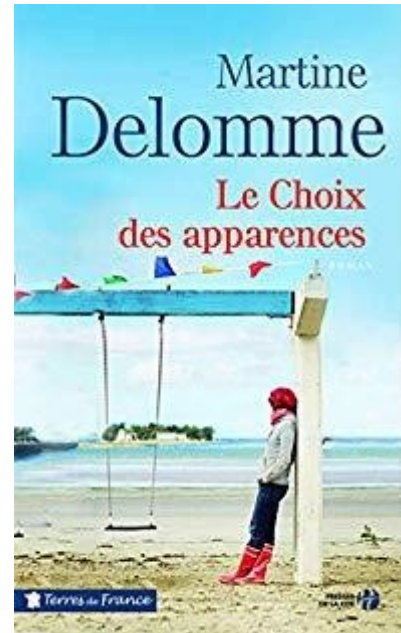


LE CHOIX DES APPARENCES

Revivre. Tout démarrer en repartant de zéro. Camille en a assez et est prête à fuir une existence qu'elle entretient au quotidien. Pour concrétiser ce désir, elle plie bagages et laisse derrière elle un job bien rémunéré d'avocate spécialisée dans les affaires familiales, dégoûtée suite à une histoire qui a mal tourné. Direction : Douarnenez en Bretagne. Un lieu où elle a passé des étés idylliques ! Sur place, elle accepte un emploi d'assistante dans une biscuiterie locale et renonce à ses honoraires mirobolants. Ce poste, même modeste, lui permet de se déconnecter et de s'ouvrir à elle-même autant qu'aux autres, en oubliant le code civil, les prétoires et ses collègues empreints de morgue. Changer de vie, créer de nouveaux liens sociaux et devenir utile à la société : voilà le phare à atteindre ! Martine Delomme livre ici un merveilleux portrait de femme en rupture et prête à tout pour ne pas sombrer. Puis, au passage, pourquoi ne pas mettre de l'ordre dans son passé ? Acculée, elle comprend qu'elle doit également affronter quelques vieux fantômes poussiéreux abandonnés dans un placard sombre et qui ne cessent jamais de frapper contre la porte. Or, on le sait, aucune route n'est jalonnée de manière précise, personne n'est capable de prédire l'avenir et l'être humain est soumis aux aléas du destin qui le bousculent, l'interpellent et le poussent à (ré)agir. Avancer revient à exister. Choisir équivaut à ne pas se scléroser !

Ed. Presses de la Cité – 358 pages

Amélie Collard

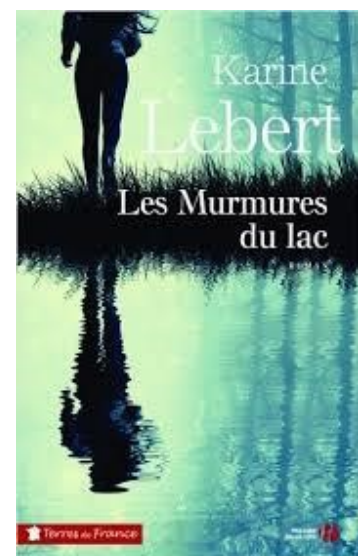


LES MURMURES DU LAC

Isaure et Lucille sont jumelles. Pourtant, la vie les a séparées. Lorsque la seconde meurt dans un accident sous les yeux de la première, celle-ci décide d'endosser son identité afin de récupérer sa fortune. Un choix totalement démentiel, mais qui pourrait fonctionner. Evidemment, elle ne doit pas commettre d'impairs ! Pour elle, il s'agit surtout de démarrer une nouvelle existence en remettant le compteur à zéro. La difficulté consiste à s'intégrer dans un monde qu'elle ne connaît pas et à réagir face au beau Matthias. De quelle façon demeurer crédible dans la peau de celle qui était son contraire : une femme moderne, séduisante, attirée par les hommes et attirante. D'autant plus qu'une surprise de taille l'accueille. En l'occurrence : un bébé prénommé Noé ! Karine Lebert joue avec les codes et nous entraîne dans un suspense vertigineux, qui jongle avec les effets de miroir. Au jeu du chat et de la souris, elle distille un récit retors qui se fonde sur les souvenirs nés dans le creuset de l'enfance, un passé trouble qui a distendu durant de longues années les relations que les deux femmes entretenaient entre elles. Au départ, ce qui s'apparentait à un simple jeu de rôle se transforme bien vite en challenge, où rien n'est prévisible ni ordonné. Comment s'intégrer dans un monde dont on ignore tout ? Comment appréhender les réactions venues de partout ? De quelle manière adopter des attitudes et des comportements qui ne sont pas les siens ? L'idée de base est passionnante et bénéficie d'un excellent traitement. Si on s'intéresse au personnage, on est principalement curieux de découvrir de quelle manière son aventure évolue.

Ed. Presses de la Cité – 344 pages

Daniel Bastié

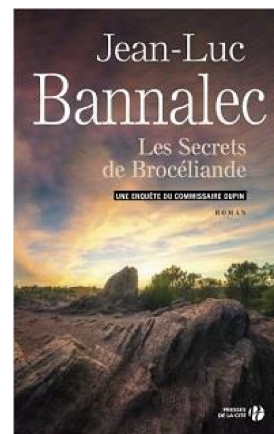


LES SECRETS DE BROCÉLIANDE

« Georges Dupin et sa petite équipe du commissariat de police de Concarneau avaient fait bonne route, il leur avait fallu à peine plus d'une heure pour arriver à destination. Le commissaire conduisait, désinvolte comme à son habitude en matière de respect de la limitation de vitesse. Sa Citroën, encore vaillante en dépit de son âge avancé, avait été flashée à deux reprises. Ses lieutenants, Le Ber et Labat, étaient à l'arrière et Nolween, son indispensable assistante, sur le siège passager. Nolween avait eu l'idée grandiose de conclure une pénible obligation professionnelle du commissaire dans la forêt de Brocéliande en excursion touristique, ce qui n'était pas allé sans une certaine réticence de son chef. Mais Nolween était déterminée. » Voilà de quelle manière débute la nouvelle enquête du commissaire Georges Dupin, personnage de fiction créé sur le clavier de l'ordinateur de l'écrivain allemand Jean-Luc Bannalec (de son vrai nom Jörg Bong), installé depuis des années en Bretagne et amoureux de la région. Alors que la balade se voulait récréative, il a le malheur de tomber sur le cadavre d'un éminent historien, fine fleur de la recherche arthurienne. Pour quel mobile l'a-t-on assassiné ? La querelle pour l'édification d'un parc d'attraction serait-elle la cause du crime ? S'agirait-il plus simplement d'une querelle ou d'une découverte à s'approprier ? Dans ce lieu mythique, hanté par les spectres du Graal, le policier sait qu'il aura maille à partir avec plus d'un qui ne souhaitent pas ébruiter l'affaire. Du coup, la petite excursion se transforme en enquête qu'il entend mener rondement. Il ne sait pas encore que d'autres meurtres se succéderont. Le commissaire Georges Dupin a été popularisé par la chaîne ADR de la télévision germanique avec la série « Kommissar Dupin », dont le protagoniste est interprété par le comédien suisse Pasquale Aleardi venu tourner spécialement en France pour la circonstance. Le succès du feuilleton a même donné lieu à des circuits touristiques baptisés sur « La route de Dupin ».

Ed. Presses de la Cité – 415 pages

Daniel Bastié



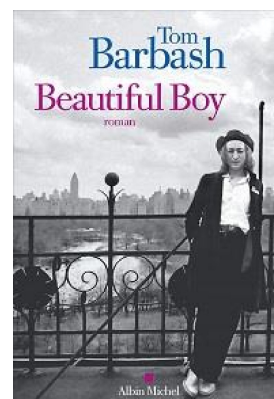
■
Albin Michel

BEAUTIFUL BOY

A l'angle de 72^e rue et de Central Park s'élève le mythique Dakota Building, lieu de résidence de nombreuses stars. Nous sommes en 1980 et Anton Winter revient d'une mission humanitaire en Afrique. A vingt-trois ans, il retrouve le bercail et ses parents. Son père, Buddy, sort d'une dépression et lui demande de l'aide afin de relancer sa carrière dans la petite lucarne. Au fil des chapitres, Tom Barbash nous fait croiser John Lennon, Mick Jagger, Ted Kennedy et, parmi beaucoup d'autres, Lauren Bacall. L'ancien Beatles pourrait lui être utile pour revenir à la une de l'actualité et reconquérir le cœur du public. Anton s'investit dans cette mission et devient son intime. Il ne sait pas encore qu'un certain Mark Chapman videra sur ce dernier le barillet de son revolver quelques jours plus tard. « Beautiful boy » met en scène des personnages historiques et d'autres nés de l'imagination de l'auteur d'une manière parfaitement crédible, sans oser la surenchère et en demeurant fidèle au caractère des vedettes décrites dans leur quotidien. Pour ce faire, il s'est appuyé sur une riche documentation qui permet de nous en apprendre autant sur l'artiste assassiné que n'importe quelle biographie menée par des experts en la matière. Ce roman se caractérise par des dialogues redoutablement efficaces et s'ouvre sur une lettre de Buddy à son fiston. Bien entendu, le moteur de l'histoire repose sur la relation père-fils et les difficultés qui surgissent avec le fossé des générations. Egalement, il y dépeint sa fascination pour les paillettes du show-business, entre mélange d'engouement et de malédiction liés à la célébrité. Enfin, le vrai pitch du récit repose sur la question que voilà : Buddy animera-t-il une nouvelle émission télévisée ?

Ed. Albin Michel – 412 pages

Daniel Bastié

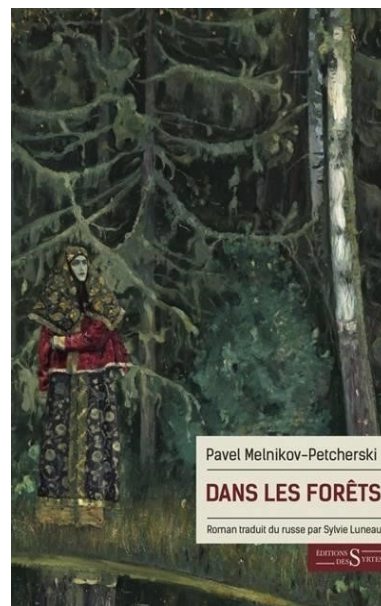


DANS LES FORÊTS

Pavel Melnikov-Petcherski est un auteur russe du XIXe siècle. Après avoir professé quelques années dans l'enseignement, il devient un fonctionnaire opportuniste, partisan de la manière forte contre les vieux-croyants ou groupes ritualistes qui se sont séparés de l'Eglise orthodoxe et cause d'un schisme. Des persécutions implacables s'ensuivent. Devenu rédacteur d'un journal local, il se lance dans la prose. Ce n'est toutefois qu'après sa retraite, en 1866, qu'il écrit le roman-fleuve « Dans les forêts » (1874), qui lui apporte la célébrité attendue. Un ouvrage qui se décline à la manière d'un poème épique, séparé en chants avec une action qui se déroule entre Noël et la Pentecôte. L'auteur y relate les travaux printaniers et les rites chrétiens alors en usage autour de la famille d'un riche marchand. Il y dépeint également un cortège de personnes hautes en couleur issues de toutes les classes sociales (prêtres, agriculteurs, vagabonds, etc.). Les destins de ces protagonistes s'enchevêtrent dans un gigantesque puzzle pour offrir un hymne à l'abondance, à la nature, à l'amour et au bonheur de vivre. Il s'agit pour beaucoup d'un livre phare né sous le règne du tsar Nicholas II et qui décrit avec passion la vie sous ses différents aspects, sans exagération mais avec le goût de la précision et de la joliesse du verbe. Langue et style sont ici empruntés à la culture orale : celle des contes, des chansons et des bylines, avec leurs stéréotypes et leurs répétitions. La présente réédition bénéficie d'une traduction récente et d'une postface de Sylvie Luneau, ainsi que d'une préface de Georges Nivat.

Ed. des Syrtes – 1118 pages

André Metzinger



ÉDITIONS DES SYRTES

LE JARDIN DE VERRE

Lastotchka est une gamine sans avenir, jeune moldave livrée à elle-même dans un monde peu amène. A sept ans, elle intègre un orphelinat. Un lieu clos qui suscite à la fois son émerveillement et son ahurissement. Elle y découvre des règles qui la façonnent sous un jour neuf. L'occasion d'apprendre à lire et à écrire, de se familiariser avec le russe (alors qu'elle affectionne sa langue natale) et de se frotter à des surveillantes violentes. Tatiana Tîbuleac livre un roman à hauteur d'épaules et revient sur le parcours d'une enfant qui souhaitait vivre heureuse, mais qui a été embarquée dans le cours d'un siècle difficile. Elle raconte les traumatismes de la jeunesse, la quête de soi et la difficulté de grandir. Le tout vu à travers le regard d'une gosse sensible qui apprend la dureté de la société qui l'enclave, en multipliant les expériences. « Le jardin de verre » peut aussi être considéré comme une lettre imaginaire rédigée par l'héroïne à ses parents défunts. La douleur de l'abandon, le manque de tendresse et d'amour maternel demeurent des plaies qui peinent à se cicatriser. En grandissant, elle pratique des petits boulots, lave des bouteilles, vit de rapine et apprend à repousser les sollicitations d'hommes trop entreprenants. Ce roman a été traduit du roumain par Philippe Loubière, en respectant le lyrisme de la prose initiale. Un récit initiatique trop pu connu chez nous et à découvrir sans craindre quoi que ce soit !

Ed. des Syrtes – 272 pages

Sylvie Van Laere



PLANÈTE SOJA

Le soja est partout ! Durant de longues années, il a été présenté comme l'alternative à la viande, le produit miracle qui pourrait nourrir le monde, facile à faire pousser, peu coûteux et rempli de vitamines. Une récente enquête démontre l'envers de la médaille et met en garde les populations. De là à se poser la question que voici : Le soja est-il bon pour la santé ? Julie Lotz est allée à la rencontre de scientifiques, de producteurs et d'industriels pour étayer son essai. Il en ressort un constat alarmant. Les tests en laboratoire, les rapports qui s'accumulent, les réglementations et les débats pointent un gros problème de santé publique. Non seulement, cette fève contient des molécules appelées phytoestrogènes, qui peuvent avoir des incidences sur la fertilité et favoriser l'apparition de cancers, mais est généralement traitée avec du glyphosate dans les pays producteurs. Dès lors, les spécialistes en recommandent une consommation modérée et réfléchie. Malgré notre vigilance, le soja sert de nourriture aux animaux et, par leur ingestion, finit par se retrouver dans notre estomac. Enfin, sans que nous le sachions, il est présent dans de nombreuses préparations industrielles, car peu onéreux. Cet ouvrage se base sur de multiples témoignages, des études concrètes et le résultat d'analyses rigoureuses pour mettre le doigt sur un problème sanitaire qui se joue à l'échelle planétaire. Afin de se faire une idée de la quantité annuelle mise sur le marché, il importe de savoir que sa production a augmenté de 80% en trois décennies. Chiffre qui représente trois cent quarante millions de tonnes de graines distribuées à tout va. Combien de temps faudra-t-il pour que les nations cultivatrices de soja (principalement le Brésil et l'Argentine !) interdisent les herbicides ou autres substances chimiques et aident les agriculteurs à se tourner vers un mode d'exploitation écologique ? Si la réponse ne vient pas d'eux, pourquoi l'Europe s'abstient-elle de faire pression, alors qu'elle applique des règles strictes chez elle ? Visiblement, il y a urgence !

Ed. du Rocher – 245 pages

Paul Huet



 **éditions du
ROCHER**

LA MÈRE ORPHELINE

Le Cachemire est une région du monde peu ou mal connue par le citoyen lambda européen. Un ancien royaume indien divisé en 1949 entre le Pakistan et l'Inde et sujet à des tensions permanentes. Les décennies n'ont rien arrangé et il n'est pas rare de voir s'y affronter des factions musulmanes et hindouistes. Formé de hautes chaînes de montagnes escarpées, le pays vit dans l'instabilité et connaît un régime peu commun, avec une présence militaire, policière ou paramilitaire évaluée à près d'un million d'hommes déployés un peu partout sur le territoire afin de museler toute velléité de rébellion de la part de huit millions de citoyens. Dans ce cadre difficile, Shahnaz Bashir situe son premier roman et suit les évolutions d'Hallema qui élève seule son fils Imram depuis qu'elle vit séparée de son mari. Lorsque la guerre éclate entre une faction rebelle et le pouvoir de Delhi, Imram se trouve au collège. Fort vite, la violence atteint un paroxysme rarement égalé. Des patrouilles se mettent à surveiller nuit et jour les faits de chacun. Un major de l'armée d'occupation arrête Imram pour l'interroger. L'univers d'Hallema s'effondre. Commence pour cette mère une quête désespérée. Son enfant est-il toujours en vie, enfermé dans une geôle, torturé ou en bonne santé ? Pire ! Peut-être mort ? A travers les rues de Natipora, elle interroge, scrute, se dissimule. « La mère orpheline » donne à lire un formidable portrait de femme qui fait de la résilience sa force d'espérer. Ce roman traduit de l'anglais a été récompensé par le Muse India Award.

Ed. du Rocher – 278 pages

Sam Mas

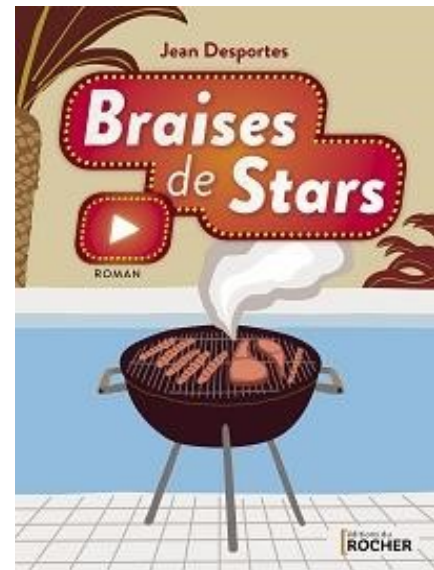


BRAISES DE STARS

Mysreamy est une chaîne de création qui a décidé de frapper un grand coup en lançant une nouvelle émission destinée à fédérer un public maximum. Pour promouvoir son opération estivale, elle décide de mettre à l'honneur Disli, une chaîne de hard-discount, et de créer un programme visant à mettre l'art du barbecue à l'honneur. Ce dernier ne peut être baptisé que « Braises de stars » et misera sur la participation d'anciens visages connus des médias, dont des vedettes dépressives, des *peoples* en manque de liquidités, des youtubeurs immatures ou des *has been* qui souhaitent revenir sous les feux des projecteurs. Avec une pareille bande de pieds nickelés, le résultat ne manquera de prodiguer maintes surprises (bonnes ou mauvaises) face à un producteur psychotique. Si de jolies promesses ont été formulées en amont, personne ne devine que le projet risque de s'enliser à cause d'ennuis qui ne manqueront pas de se multiplier. Jean Desporte est directeur de Création chez Canal+ et cela se sent dans la manière dont il détricote le monde du petit écran, multiplie les caricatures des stars éphémères et laisse poindre l'ego de certains. En prenant prétexte à la mise en valeur d'une émission de télé-réalité, il dégomme les poncifs, joue avec la syntaxe et gratine son roman de dialogues bien torchés. Stephen Berger, maître d'œuvre du tournage sortira-t-il indemne des prises de vue fixées à Marseille et de son histoire d'amour avec la belle Mélody ? Une comédie de mœurs bourrée de légèreté et qui pointe la vacuité de notre société. Tout simplement mordant et cynique !

Ed. du Rocher – 420 pages

Paul Huet

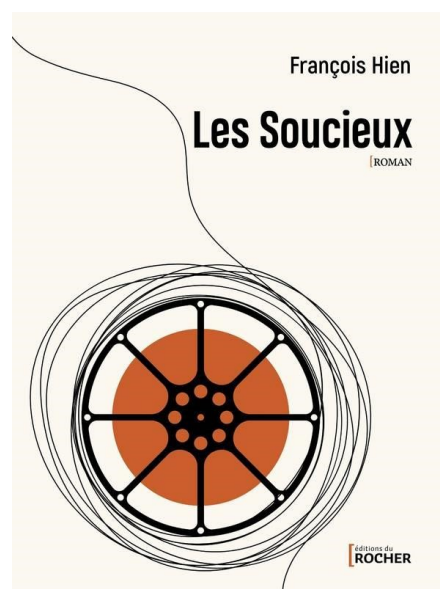


LES SOUCIEUX

Rien ne prédestinait Florian à assister un réalisateur connu sur le tournage d'une série à succès. Tout s'est enchaîné à vive allure. Pas encore totalement conscient de sa chance, il accompagne l'équipe dans une usine désaffectée où doivent être installés les décors de l'épisode à filmer. Débarque avec brusquerie une bande de sans-papiers. Que faire ? A l'affrontement, le dialogue est préféré et une cohabitation s'organise vaille que vaille, avec des élans de fraternité et de générosité. Lorsque les politiques locaux s'emmêlent, les artistes préfèrent se ranger du côté des démunis et s'organiser en groupe militant qu'ils baptisent « Les Soucieux ». Difficile de continuer à travailler dans pareille condition. La réalité baigne la fiction et chacun dépose un pied dans un engrenage qu'il ne soupçonnait pas. Face aux contingences, les masques tombent et chacun se révèle aux autres tel qu'il est vraiment. François Hien signe un premier roman plein de vérité qui traite de la nature humaine dans ce qu'elle possède de plus profond et souligne les carences d'une société rythmée par l'individualisme et, parfois, soulevée par un idéalisme salvateur. L'auteur est dramaturge et cinéaste professionnel. Ses films ont été diffusés dans divers festivals internationaux et ses pièces montées sur scène. Avec « Les soucieux », il signe son premier roman.

Ed. du Rocher – 369 pages

Paul Huet



LE ROMAN DE SISSI

On oublie Romy Schneider et les films *guimauves* qui ont fait son succès ! Voilà la vraie Sissi ou Élisabeth Amélie Eugénie de Wittelsbach, née le 24 décembre 1837 dans le palais de la Ludwigstrasse à Munich. Elle est le quatrième enfant et la deuxième fille du duc Maximilien de Bavière et de la princesse Ludovica. A peine âgée de quinze ans, elle se fait courtiser par le jeune empereur François-Joseph d'Autriche. Le mariage est célébré en 1854 à Vienne. Rapidement enceinte, elle donne successivement naissance à quatre héritiers. Elisabeth Reynaud revient sur cette souveraine qui a marqué les imaginations (notamment grâce au cinéma !) et remet les points sur les i. Sissi détestait les fastes et n'a eu de cesse de les fuir. Sa véritable passion, elle la vouait aux arts. A travers différents témoins de son époque (dont la comtesse Larisch von Wittelsbach, son répétiteur grec et sa fille Marie-Valérie), on découvre une femme moderne, sensible, pleine d'humour et d'une force incroyable malgré les avatars. Pour ne pas perdre son époux, elle lui a offert une maîtresse et a su garder la tête haute lorsqu'un de ses fils, Rodolphe, s'est suicidé à trente-et-un ans dans la tourmente d'une relation amoureuse. On se situe naturellement ici à des lieues du conte de fées. Sissi est demeurée sauvageonne, rebelle et aurait dit : « La folie est plus vraie que la vie ». Il n'est bien entendu pas question de nihilisme mais d'ironie suprême et de lucidité désespérée. Un ouvrage en format de poche vendu à moins de neuf euros et qui dresse le portrait d'une reine exigeante. Peu le savent : elle a été assassinée par un certain Luigi Lucheni.

Ed. du Rocher – 388 pages

Daniel Bastié

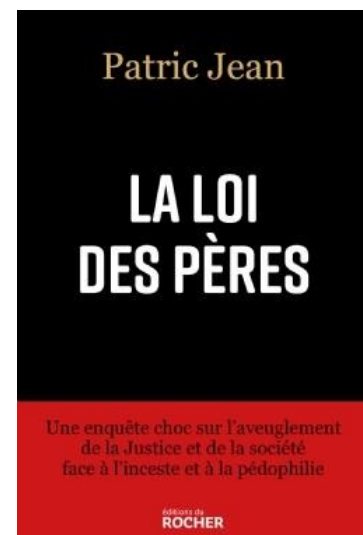


LA LOI DES PÈRES

Combien d'enfants ont-ils été victimes d'abuseurs ? Les chiffres ne sont pas connus avec précision. Néanmoins, il semblerait que deux à quatre pour cent de la population ait subi un viol ou des attouchements au cours de sa jeunesse. Aujourd'hui, les langues commencent à se délier et font sauter un tabou bien ancré dans notre société. Patric Jean a mené l'enquête et révèle l'effroyable. Le bien-fondé de la domination masculine a eu pour effet de permettre l'inacceptable, reléguant les femmes et les enfants au second plan. Même si cette situation perdure dans certaines régions du monde, il en va différemment en Occident, où les femmes commencent à se regimber et les garçons violentés à s'exprimer. Il a bien entendu fallu des événements majeurs pour déverrouiller un silence pesant et modifier les mentalités. Les agissements du producteur hollywoodien Weinstein (qui vient d'être condamné à vingt-trois ans de réclusion) ont joué un rôle majeur dans ce mouvement de libération de la parole, ainsi que les affaires de pédophilie à répétition au sein du clergé. La domination des mâles est longtemps parue légitime, voire protégée par la législation. Malgré des avancées notoires pour lutter contre l'inceste, le harcèlement et le viol, trois tendances entravent toujours toute dénonciation. Il s'agit du déni, de la minimisation et de la légitimation. Les deux premières permettent d'occulter le problème et d'organiser un véritable négationnisme, en invitant les victimes à se cloîtrer dans le mutisme. L'autre affirme que les personnes abusées le désiraient. Au fil de ses investigations, l'auteur a été sidéré de constater que, trop souvent encore, une partie de la justice entérine quotidiennement ces situations au bénéfice du seul privilège masculin. Présenté comme un essai qui lance une alerte, « La loi des pères » raconte de quelle manière une série de faits se sont imposés au regard de l'écrivain et ont été relayés par de multiples témoignages hautement crédibles. Un choc et un ouvrage indispensable pour parler d'un phénomène mal connu !

Ed. du Rocher - 334 pages

Daniel Bastié

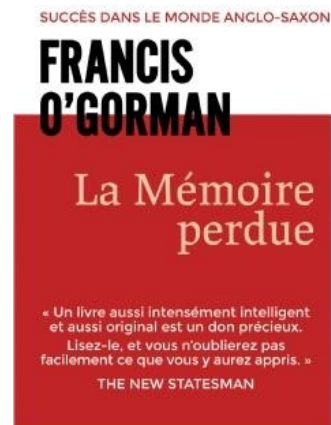


LA MÉMOIRE PERDUE

Le passé reste le passé, avec ses traces, ses traumatismes et ses richesses. Pourquoi l'être humain préfère-t-il retenir les guerres, les cataclysmes et autres catastrophes au détriment des avancées qui ont mené le monde à être ce qu'il est ? Ne pas oublier est certes le credo tenu par beaucoup, néanmoins peut-on l'envisager sous un angle bénéfique ? Le XXe et le XXIe siècles adorent le sensationnel. Voilà une des raisons évoquées avec le risque avéré de perdre tout un pan de notre histoire. Freud l'a bien montré : au bonheur, nous préférons regarder hier et avant-hier comme un trauma. La tendance implique d'inverser la formule. Cette perte d'histoire se mesure en Occident à l'aune de la dégradation du goût et de la compréhension. Elle apparaît également au quotidien par le biais d'une gigantesque perte des valeurs sociétales, une solitude qui s'accroît et des absences symboliques ou parfois littérales du foyer. Confronté à l'oubli des idées et des individus, notre système s'effondre pour ne laisser que désespoir ou lassitude, ennui et désolation. Cette expérience de l'oubli est monnaie courante. « La mémoire perdue » n'est pas un travail universitaire. Il s'agit d'un mélange de récits historiques, de critiques littéraires et culturelles, d'opinions subjectives et d'autobiographie. On y retrouve également des souvenirs intimes qui illustrent le vécu d'une existence et qui invitent à remettre les pendules à l'heure dans l'intention de ne pas se brader et de revenir à l'essentiel. L'ouvrage de Francis O'Gorman ne tend enfin pas à l'optimisme béat, mais à envisager l'avenir avec sérénité, en misant sur la confiance et en demeurant solidement enracinés par rapport aux liens qui nous ont façonnés, dans le quotidien autant que dans notre environnement.

Ed. du Rocher – 344 pages

André Metzinger



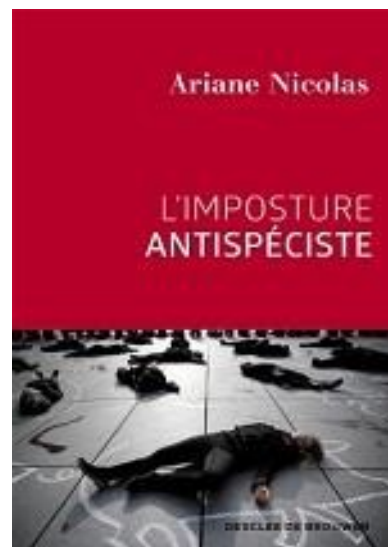
Desclée De Brouwer

L'IMPOSTURE ANTISPÉCISTE

L'antispécisme est un courant de pensée philosophique et moral, formalisé dans les années 1970 et qui considère que l'espèce à laquelle appartient un animal n'est pas un critère pertinent pour décider de la manière dont on doit le traiter et de la considération morale qu'on doit lui accorder. L'antispécisme exige aujourd'hui la libération des animaux. Idée qui supposerait d'interdire tout produit d'origine animale, ainsi qu'une série de pratiques jugées oppressives (équitation corrida, chasse, zoos, cirques, etc.). L'antispéciste est au végétarien ce que l'intégriste est au croyant. Bien entendu, il s'avère toujours très difficile de tirer des analogies entre ce qui ne peut pas l'être. Aujourd'hui, les libérateurs des animaux apparaissent comme le symptôme d'une société qui va mal, qui s'invente de nouvelles idéologies et qui se replie sur des valeurs qu'elle porte en étendard pour affronter le vide qui la ronge. Naturellement, le monde doit évoluer et ce qui était considéré comme la norme ne doit plus l'être par hérédité. Serait-ce en faisant de nos amies les bêtes les messies d'un monde meilleur que ce dernier évoluera-t-il réellement vers la perfection ? On entend tous azimuts les éleveurs hurler leur désapprobation, Si on peut naturellement parler de souffrance animale dans certains cas malheureux, il convient de ne pas généraliser. A cela, il apparaît malhonnête d'associer dans ce combat des causes telles que l'antiracisme ou le féminisme. Enfin, cette utopie dissimule mal ses liens avec le transhumanisme.

Ed. Desclée de Brouwer – 264 pages

André Metzinger



LES MILITANTES

Une femme est abattue en pleine rue. Une femme courageuse qui a eu le courage de saisir son destin en refusant de s'assujettir à un homme. De faire front et de garder la tête haute. En claquant la porte à un mari qui la battait. Un comportement fort et qui a eu l'heur d'irriter tous ceux qui souhaitent qu'elle garde sa place, ne fasse aucun remous et se subordonne à celui qu'elle a épousé. Alice Yekavian, experte en balistique, est chargée de mener rondement l'enquête. Elle ne se doute pas que cette affaire réclamera autant de temps que de patience. A mesure que les investigations progressent, elle affine le portrait de la victime et découvre une militante de la cause féminine, liée à un journaliste proche des milieux d'extrême gauche. Les témoins parlent trop ou se taisent. Le hasard s'invite au quotidien et prend de l'ascendance sur l'impartialité requise. Le plus difficile implique à délier le vrai du faux, de détricoter les récits qui partent tous azimuts. Où se situe la marge étroite qui sépare la vérité des mensonges qu'elle devine avoir été peaufinés en amont ? Parfois, elle le sait, il faut abandonner ses certitudes pour laisser une chance aux intuitions. Avec ce premier roman, Claire Raphaël signe un polar complexe qui se veut surtout une réflexion sur les sévices imposés aux femmes, un cri d'alarme enrobé de fiction et le reflet d'une société qui doit encore et toujours se remettre en question pour annihiler une série d'injustices qui opposent les deux sexes. Bien entendu, la violence ne se manifeste pas seulement par le biais de coups, mais dans les mariages forcés, les incisions rituelles, les viols, les crimes d'honneur, etc.

Ed. Rouergue – 224 pages

Sylvie Van Laere



rouergue 

SUR LE RHÔNE

Le Rhône est un fleuve qui prend sa source dans le glacier du Rhône, au sein des Alpes suisses à plus de deux milles mètres d'altitude, et qui rejoint Genève, pour ensuite poursuivre son parcours en France avant de se jeter dans la mer Méditerranée au niveau de la Camargue. Jean-Louis Michelot, géographe et naturaliste, a consacré l'essentiel de sa carrière à son amour de la nature. Hospitalisé dans une chambre avec vue sur le Rhône, il s'est surpris à songer, à rêver et à laisser son imagination vagabonder. L'occasion d'évoquer maints souvenirs et de permettre à ses souvenirs personnels de se chevaucher. Immobilisé dans un lit, il a mis en place un plan d'ouvrage qui mêle voix du passé, avis subjectifs et données objectives. Du coup, il est parti de l'idée de raconter le Rhône sous différents aspects, en invitant les arts et les sciences à se tutoyer. Navigations buissonnières et autres explorations sensibles se trouvent donc au rendez-vous de ce livre tour à tour sensible, intelligent, truculent et ludique. Contempler, voir et analyser permet d'abord de prendre les mesures du fleuve, de réveiller l'esprit de celles et ceux qui ont nourri son histoire, de parler de visages insignes tels que Stendhal, Mistral, Clavel et, parmi tant d'autres, Bosco. Il achève son manuscrit de la manière suivante : « Rentrant par la forêt, je ne résiste pas à l'envie d'emplir mon corps d'un peu de la force du lieu et du printemps. Je cueille pour une omelette revigorante quelques feuilles d'ail des ours, justes sorties de terre. » Bien entendu, cet ouvrage fait ici et là l'objet de modestes libertés par rapport aux codes littéraires. Un fait totalement assumé par l'auteur qui, au-delà du plaisir d'offrir un texte à lire, souhaite faire passer le message que la terre doit être respectée et qu'elle demeure un bien précieux offert aux hommes. Ne laisser aucun déchet, ne pas s'approcher de zones sensibles, limiter la pratique du feu en pleine nature, ne pas arracher inutilement des végétaux. Au demeurant, jouer jusqu'au bout le jeu de l'Indien qui ne laisse derrière lui aucune trace de son passage ! Beau, écologique et inspirant.

Ed. Rouergue – 276 pages

Daniel Bastié

